Chaque fascicule contient un recit complet.



BUFFALO BILL

Les Eclaireurs noirs.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, du Buffalo Bill.

No. 11. Prix: 25 Centimes.

BUFFALO BILL'S BLACK SCOUTS

OR

THE TRAIL OF THE OUTLAW BAND OF DEVIL'S DEN

THE AUTHOR OF "BUFFALO BILL"

Devant Buffalo Bill et ses cavaliers, les Indiens, pris de panique, s'enfuirent en désordre.

BUFFALO BILL

LES ÉCLAIREURS NOIRS

ou La Piste des Outlaws de la Tanière du Diable

Fascicule n° 11

1906

Le garde d'honneur.

Buffalo Bill, nommé, dans un but spécial, Chef des « Scouts » ou éclaireurs au Dixième régiment de la Cavalerie des États-Unis, régiment composé de nègres, faisait seul et avec sa hardiesse accoutumée, la route longue et dangereuse qui devait le mener à son poste sur la frontière pour y prendre son commandement.

Il aimait le côté aventureux et dangereux de sa mission ; mais il l'avait recherchée aussi pour le bien qu'il pouvait faire aux habitants du bord extrême de la frontière, qui comptaient sur des hommes tels que lui pour les défendre contre les Peaux-Rouges du sauvage Far West.

Le célèbre éclaireur avait été envoyé à Fort Aspen en service spécial, à la requête du commandant, le Major Armes, à cause des hostilités imminentes des Indiens, et aussi parce que Buffalo Bill connaissait ce pays mieux que n'importe quel autre homme de la frontière.

Le Major Armes avait été aussi très ennuyé par les bandes sans foi ni loi des chasseurs d'or, qui tentaient d'envahir le pays indien au risque de provoquer des massacres, et qui inquiétaient constamment les Peaux-Rouges à l'idée que ces Visages Pâles allaient prendre pied dans leurs terrains de chasse et finiraient par les repousser plus loin vers la « Terre du Soleil couchant ».

Beaucoup de ces bandes qui, au mépris de la loi, avaient envahi la belle région appelée Big Horn Country, ou Pays du Buffle, s'étaient témérairement engagées dans les plus profondes retraites des montagnes et des vallées à la recherche du précieux métal jaune, en évitant le cordon de soldats placés par le Gouvernement aux abords du pays pour les en écarter.

L'une après l'autre, ces bandes avaient trouvé leur sort final sur la terre défendue ; elles avaient été complètement détruites par les Indiens, qui n'avaient pas même laissé un homme pour raconter le massacre.

Ces aventuriers avaient prétendu se suffire à eux-mêmes, prendre dans leurs propres mains le soin et la protection de leur vie. Malgré les avertissements et les efforts des soldats, ils avaient forcé la barrière

militaire et pénétré dans le pays indien ; mais c'était pour y trouver une prompte mort, châtiment terrible de leur insubordination et de leur cupidité.

Il y avait même plusieurs convois d'émigrants, avec des femmes et des enfants qui s'étaient ainsi follement aventurés, et Buffalo Bill avait rapporté à ses chefs qu'il avait trouvé des tas d'os blanchis disant assez leur histoire.

Bien que les soldats fissent leurs efforts pour protéger le pays contre ces invasions, les Sioux, toujours hostiles, leur en voulaient autant qu'à ceux qui cherchaient à s'implanter chez eux, et une guerre sans pitié, sans fin, avait été déclarée.

— Si j'avais Buffalo Bill comme chef de mes éclaireurs, je crois qu'il pourrait, avec sa connaissance du pays et des Indiens et sa grande habilité d'homme des frontières, chasser ces soi-disant colons et ces bandes de chercheurs d'or loin de ce qu'ils regardent comme une terre promise, et, cela fait, les Sioux seraient plus disposés à vivre en paix avec l'armée, car ils comprendraient que notre désir est de les protéger.

Voilà ce qu'écrivait le Major Armes, commandant du fort Aspen, pour tâcher d'obtenir du général commandant en chef les précieux services de William F. Cody en qualité de chef des « scouts » ou éclaireurs.

La lettre disait encore :

— Le Dixième Régiment à cheval des Troupes de couleur a aussi besoin d'un homme tel que Buffalo Bill pour l'affermir, et donner confiance aux soldats en celui qui les conduit au-devant de la mort.

Cette confiance, tous et chacun l'ont entière en Buffalo Bill. Ils croient qu'un charme protège sa vie ce que je serais tenté de croire moi-même. Ils savent que les Indiens le redoutent, le considèrent avec une sorte de respectueuse terreur, et que son influence est très grande tout le long de la frontière.

En conséquence, j'insiste respectueusement pour qu'il soit envoyé à Fort Aspen, pour quelque temps du moins, quand ce ne serait que pour ramener la confiance dans la garnison.

Le résultat de la lettre du Major Armes fut que le courrier suivant apporta à Fort Aspen des dépêches annonçant la prochaine venue de Buffalo Bill et rapportant que le « scout », consulté sur ce sujet, avait dit qu'au lieu de former une troupe d'éclaireurs blancs, il choisirait pour aides des soldats de couleur.

Autrement dit, il voulait avoir une Compagnie d'éclaireurs noirs pris dans le Dixième Régiment de Cavalerie.

Le Major Armes notifia aussitôt à la garnison que Buffalo Bill venait à Fort Aspen, et il dit ses intentions au sujet des « scouts » noirs.

Cela produisit une grosse émotion, et les soldats de couleur furent ravis de ce que le grand « borderman », comme on l'appelait souvent à cause de sa vie et de ses exploits sur la frontière ou « border », leur montrait sa confiance en prenant ses éclaireurs dans le régiment.

— Cette fois nous expulserons les Indiens des bons coins de terre.

— Vous pouvez croire que je vais parler pour être éclaireur noir !

— Et voilà un autre nègre qui en dit autant !

— Je me demande si Massa Bill va se noircir pour avoir l'air comme nous ?

— J'ai idée que les Visages Pâles qui veulent entrer dans la Terre Promise tourneront le dos, et s'établiront quelque part ailleurs.

Ces remarques et d'autres de cette sorte coururent dans les rangs des troupes de couleur à l'annonce de ces bonnes nouvelles.

Le Major Armes était très content, et comme il savait à peu près quand on pouvait attendre le « scout », il ordonna à un sergent nègre et à vingt hommes d'aller au-devant de lui, comme garde d'honneur, à une journée de cheval du fort.

Le sergent et les hommes choisis étaient fiers comme des paons d'avoir une telle mission, d'autant plus qu'ils étaient un objet d'envie pour tout le reste du régiment qui demeurait au fort.

Si les troupiers avaient eu leurs coudées franches, ils seraient tous allés au-devant du « scout », et Fort Aspen serait resté sans garnison.

L'escorte noire partit donc pour aller à la rencontre du fameux éclaireur.

Cerné par les Indiens.

Le sergent qui commandait l'escorte s'appelait Mobile Buck, et était enrôlé sous ce nom. C'était un beau et brave soldat, et il avait gagné son grade par son mérite.

Le sergent Mobile Buck était très prudent cependant il décida sagement qu'il serait mieux d'avoir un homme en avant-garde pour découvrir les embuscades, toujours possibles, que d'exposer à une surprise toute sa troupe à la fois. Il fit donc marcher un cavalier bien en avant.

Ce que ce cavalier solitaire pensait d'avoir été choisi pour ce poste d'honneur, on ne le saura jamais, car il sauva par sa mort le sergent et les autres hommes.

C'était à environ trente milles du fort et l'on se disposait à camper, lorsque de sauvages clameurs se firent entendre à un demi-mille en avant, et bientôt après le cheval du nègre d'avant-garde revint sans son cavalier.

Ceci s'ajoutant aux cris entendus disait assez ce qui venait d'arriver. Aussi le sergent se hâta-t-il de se retirer, pendant qu'il le pouvait, sur une petite colline rocheuse et boisée, qu'il avait remarquée à un mille en arrière.

Il ordonna à son caporal de battre en retraite jusqu'à cette colline et d'y camper, contre l'avis de plusieurs de ses hommes qui prétendaient que le lieu le plus sûr c'était encore le fort ; qu'il faudrait y rentrer, et vivement même.

Mais le sergent Mobile Buck dit à deux hommes de le suivre, et ils partirent à la découverte, pour voir ce qui s'était passé en avant, combien il y avait d'Indiens et ce qu'il convenait le mieux de faire dans les circonstances.

Il en découvrit bientôt plus qu'il ne s'en serait soucié, car il y avait bien une cinquantaine d'Indiens en vue, sans qu'on pût dire combien d'autres étaient cachés dans les environs.

Il revint à la colline, pleinement convaincu que le conseil donné par quelques-uns de replier sur le fort, était fort sage.

Mais, comme il arrivait en vue de son campement, il s'aperçut que

le caporal et ses hommes étaient dans l'embarras. Il y avait là aussi une quantité d'Indiens, et ils s'avançaient pour les attaquer !

— Ça nous coupe la retraite, dit le sergent Buck, et il courut au galop de charge vers la colline avec ses deux compagnons.

Cette charge arrêta un instant l'attaque des Peaux-Rouges et fit grand plaisir au Caporal Black, qui n'avait pas volé son nom car il était noir comme du charbon.

Le pauvre caporal n'avait qu'une idée, c'était d'être relevé de son commandement et de se décharger de sa responsabilité sur le sergent.

— Nous sommes dans le pétrin, Caporal, il n'y a pas d'erreur. Combien avez-vous vu d'Indiens ? dit le sergent arrivant au campement.

— Quelques-uns disent qu'ils sont cent, mais je n'en ai pas tant vu encore quoique j'en aie vu beaucoup plus que je n'en demande, répondit-il.

— Il y en avait environ cinquante qui guettaient Brick, et il y en a peut-être autant là-bas, de sorte que nous sommes coupés, je le crains.

— Ont-ils tué le pauvre Brick ? demanda le caporal.

— J'ai idée que oui, puisque ce sont des Indiens.

— Et scalpé aussi ?

— Je ne sais pas, mais ce n'était pas commode, car ses cheveux étaient coupés ras.

— Oui, les siens étaient ras, mais pas les miens.

Et le caporal tâtait ses cheveux, craignant qu'ils ne fussent assez longs pour donner prise.

Le sergent sourit, puis s'occupa de prendre ses mesures pour la défense de la colline. Il fut content de voir que le Caporal avait placé les chevaux aussi en sécurité que possible, et qu'il avait assigné aux hommes leurs postes de combat.

Le Caporal pouvait avoir peur, mais son éducation militaire le soutenait au besoin.

— Il y a de l'herbe, mais pas d'eau ici ; cependant nous pouvons les tenir à distance quelque temps, et, cette nuit, un homme se glissera dehors et retournera au camp chercher du secours, dit le sergent.

Tous avaient écouté ces paroles avec attention, mais à la fin chacun détourna la tête, craignant d'être celui qui serait choisi pour l'expédition nocturne.

— Peut-être Massa Bill Cody venir, et sauver nous, dit le Caporal.

Un cri de joie général accueillit ces paroles, montrant combien les troupes de couleur croyaient en la puissance de Buffalo Bill comme sauveur.

Cette idée semblait aussi sourire au sergent ; il ne s'en disposa pas moins à fortifier sa position et à placer ses hommes où ils pouvaient être le plus utiles, leur ordonnant de rejeter la terre autour d'eux pour s'en faire un abri.

Ils ne demandaient pas mieux que de s'abriter, et ils se mirent aussitôt à travailler comme de vrais castors.

— Les voilà qui viennent !

— Du sang-froid, les hommes ! et attendez que je vous ordonne de faire feu, dit bientôt le sergent d'une voix calme.

Les Indiens avaient réuni leurs forces et il était évident qu'ils appartenaient tous à la même bande, qu'ils guettaient les cavaliers depuis quelque temps et qu'ils avaient préparé un guet-apens pour les surprendre tous ; mais le pauvre Brick, envoyé en avant-garde par le sergent avait dérangé leurs plans. Ils avaient cru que les autres venaient sur ses talons et tout de suite l'avaient criblé de flèches.

Maintenant, les deux bandes réunies, au nombre de cent, se ruaient sur les cavaliers retranchés, hurlant comme des insensés, lancés au grand galop de leurs poneys, et envoyant une pluie de flèches auxquelles se joignait parfois un coup de carabine, lorsqu'un des braves était assez fortuné pour posséder une arme à feu, luxe peu commun alors parmi les Peaux-Rouges.

— Il faut les abattre, garçons, ou ils nous abattront, cria le sergent ; et un moment après il commanda :

— En joue… feu !

Quelques hommes firent peut-être feu au hasard, mais le plus grand nombre tira juste : poneys et cavaliers tombèrent et les carabines à répétition des soldats continuant de crépiter et de semer la mort, l'élan en avant des Peaux-Rouges fut brisé ; ils hésitèrent, firent volte-face et s'enfuirent à l'abri du bois le plus proche.

Les cavaliers noirs jubilaient.

Sans officier blanc, ils avaient battu les Peaux-Rouges, qui étaient cinq contre un, et ils avaient tué ou blessé une quantité de guerriers et de poneys.

Le sergent Mobile Buck était un héros parmi les héros, et tel était bien son sentiment.

Quoi qu'en pussent penser ses hommes, lui, du moins, était content d'être venu.

Cela lui donnait plus de confiance à lui sergent, et ses hommes ne s'en trouveraient que mieux.

Un seul des cavaliers noirs avait été tué, la gorge traversée par une flèche, et trois autres étaient légèrement blessés.

Mais le mort fut transporté hors de la vue des camarades, les blessures des trois hommes pansées, les armes rechargées et la position fortifiée à nouveau. Après quoi on prépara le souper, dont chacun reçut sa portion à la ronde. La nuit allait tomber.

— Je n'aime pas à voir ces Indiens rouges étendus là autour, dit un troupier avec une crainte superstitieuse de la mort et de l'obscurité.

— Ne faites pas attention, nous en aurons d'autres tout à l'heure, dit le sergent.

Bientôt l'obscurité devint complète et les hommes attendirent, chacun en sentinelle, car il ne pouvait être question de sommeil pour ces noirs défenseurs de la colline, cette nuit-là.

Tout était sombre et silencieux quand soudain, vibrant dans la nuit muette, ces mots éclatèrent :

— Qui commande ici ?

La voix était sonore et grave, et venait d'un point rapproché. Puis une grande forme surgit de derrière un massif de rochers.

— Massa Buffalo Bill !

Ce cri s'éleva presque comme une acclamation. Tous les hommes abandonnèrent leur position et se précipitèrent vers l'endroit où se tenait le « scout », car c'était bien lui qui avait forcé les lignes indiennes dont la retraite des soldats nègres était cernée.

La course au fort.

L'obscurité de la nuit cacha les larmes de joie qui montaient aux yeux des cavaliers de couleur, à la venue de Buffalo Bill.

L'éclaireur s'était glissé sans être vu de personne dans cette sorte de « corral » où ils étaient, pour ainsi dire, parqués par les Indiens.

Il leur dit sévèrement :

— Si j'ai pu pénétrer, les Peaux-Rouges le peuvent aussi. Qui est le chef ici ?

— C'est moi, monsieur, Sergent Mobile Buck. Nous allions à votre rencontre, Chef Cody.

— Je suis content de vous rencontrer, Sergent Buck ; mais n'avez-vous que des troupes de couleur ?

— Oui, monsieur, du Dixième Régiment de cavalerie, et le Major Armes nous a dit d'aller au-devant de vous sur le chemin, et nous sommes grandement contents de vous voir, monsieur !

— J'ai vu votre homme tué là-bas, mais je n'ai pas pu le sauver, car il est venu droit dans une embuscade qui m'était destinée ; il m'a, de cette façon, sauvé la vie.

Alors j'ai épié la suite et je vous ai vus vous retrancher ici ; j'ai donc attendu la nuit noire pour me glisser parmi vous, car il y a d'autres Indiens en route et vous êtes dans une mauvaise passe.

— Oh ! Seigneur Dieu !

— Bon Maître là-haut, avoir pitié !

— Nous, pauvres noirs, morts comme des ratons !

D'autres exclamations coururent à la ronde, mais Buffalo Bill se mit à rire et dit :

— Vous n'êtes pas encore morts, mes enfants, et vous avez bien combattu quand ils vous ont attaqués. Vous ne serez plus attaqués de nouveau que demain, vers l'aube, mais alors par une force assez considérable pour vous écraser.

— Menez-nous seulement au Fort, Massa Bill ! car vous pouvez faire ça, bien sûr ! dit l'un des noirs, et tous étaient du même avis.

— Non, vous ne pourriez jamais sortir d'ici ; moi-même il faudra que je me glisse furtivement pour m'en aller, mais j'ai mon cheval et une bête de somme à un mille d'ici, sur le chemin du fort, et je vais y aller pour chercher du secours.

Le fort est à vingt-cinq milles environ ; je les ferai en trois heures, car je cacherai mon cheval de somme sitôt que je trouverai un endroit propice ; j'irai ainsi beaucoup plus vite et je serai revenu avec du secours au bout de quatre autres heures.

Comme ça, nous arriverons ici juste à temps. De votre côté, gardez-vous de votre mieux, votre vie en dépend. Fortifiez la position si vous pouvez, tenez prêts vos carabines et vos revolvers, et ainsi vous pourrez repousser les Indiens, s'ils attaquent avant que nous soyons ici.

— Ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux que j'aille avec vous, Massa Bill ? demanda un troupier qui préférait courir la chance avec Buffalo Bill tout seul que de rester avec sa vingtaine de camarades.

— Non, tout le monde est nécessaire ici.

— Ça, c'est vrai, et je voudrais bien que vous restiez aussi, Massa ! Et cette remarque exprimait l'idée de tous.

— Maintenant, Sergent, renvoyez les hommes à leurs postes et dites-leur bien que s'ils se laissent aller au sommeil, il se peut que quelques-uns d'entre eux, tous peut-être, s'éveillent dans les heureux territoires de chasse des Indiens.

Ensuite, Sergent Buck, vous viendrez avec moi au bout du bois, car je désire vous dire un mot.

Les troupiers furent renvoyés à leurs postes et le sergent alla avec Buffalo Bill vers une petite gorge par laquelle le « scout » voulait s'en aller. L'ennemi en avait négligé la garde parce qu'elle était impraticable aux chevaux.

— Sergent, dit le « scout », vous avez bien combattu et je vous sais gré d'être venu à ma rencontre.

C'est ce qui m'a sauvé, comme je vous le racontais. Dites à vos hommes que je les veux tous dans ma bande de « scouts », et qu'en conséquence je tiens l'œil sur eux.

Vous pouvez avoir à vous battre encore : luttez jusqu'à la mort ! Je vous amènerai du secours le plus vite que je pourrai.

Bonne nuit et bonne chance ! Et Buffalo Bill serra la main du brave noir qui répliqua :

— Nous mourrons bien, monsieur, s'il le faut ; mais nous comptons sur vous, Massa Bill, car vous êtes le seul homme qui puisse nous sauver et vous le voulez, monsieur ; je sais que vous le voulez.

Sa voix basse et profonde tremblait en disant ces derniers mots et Buffalo Bill, pour ne pas prolonger ce moment d'émotion se détourna et descendit rapidement la gorge jusqu'à l'endroit où il avait laissé ses chevaux.

Il passa à une douzaine de pieds d'un avant-poste indien composé de plusieurs guerriers ; il les entendit parler et la fumée de leurs pipes vint jusqu'à lui, tandis qu'il voyait par places une étincelle de feu.

Mais il continua d'avancer, trouva ses chevaux, se mit en selle et partit au triple galop vers le fort.

Au bout de quelque temps, il fit halte et murmura :

— C'est courir une grosse chance, mais je le ferai.

Je peux cacher ma bête de somme là-bas et si je risque la vie de mon cheval et la mienne en faisant ce saut de vingt pieds, du moins ce sera bien une douzaine de milles de gagnée, en cas de succès. Et le salut de ces braves noirs peut tenir à toute petite différence de temps.

Il se détourna du sentier qu'il suivait juste comme la lune à son déclin se levait pour éclairer sa route.

Un bruit comme un mugissement vint à ses oreilles ; c'était celui d'une chute d'eau. Il s'arrêta bientôt sur le bord d'un torrent écumeux.

— Mon cheval de somme sera en sûreté ici, dit-il, et il dessella vivement l'animal.

Puis il enleva à son propre cheval sa lourde selle mexicaine, la posa à terre avec sa carabine et sa ceinture garnie d'armes, sauf un revolver qu'il garda, ôta ses bottes, son habit de chasse, son sombrero à larges bords et s'approcha de la berge escarpée de la rivière.

C'était une falaise rocheuse qui s'élevait de vingt pieds au-dessus de l'eau.

À un quart de mille plus bas était une chute où le courant se précipitait sauvage, et de l'autre côté, à cent mètres au plus, s'étendait l'autre rive, basse et sablonneuse.

— Cela nous épargnera une douzaine de milles, Buckskin, et nous pouvons le faire, nous le devons ! ajouta-t-il de son air décidé.

Il fit rapidement une bride avec sa longe, sauta sur le dos nu de son magnifique cheval et courut au galop vers la falaise.

— Maintenant, Buckskin, faites le saut, pour sauver la vie de mes troupiers noirs ! s'écria Buffalo Bill en enlevant son cheval pour ce bond insensé.

Buckskin n'hésita pas. Il semblait le comprendre avec son maître : ce n'était que par ce saut d'une hauteur vertigineuse qu'il pouvait

sauver la vie de créatures humaines en gagnant une douzaine de milles de chemin et en ramenant des secours du fort avant que les Indiens eussent tout massacré.

Le noble cheval bondit dans le vide. Pendant une terrible seconde il sembla suspendu dans l'air, puis tomba dans le courant furieux.

Le choc fut dur ; il disparut sous l'eau avec son cavalier. Cependant Buffalo Bill tenait son revolver de toute la longueur de son bras au-dessus de sa tête pour éviter de le mouiller, car on n'en était pas encore aux cartouches perfectionnées d'aujourd'hui.

Enfin le cheval reparut et son cavalier le guida vers l'autre rive.

Le courant était très violent et les entraînait rapidement vers la cascade ; mais le cheval nageait avec vigueur ; débarrassé de sa selle et de ses harnais, il n'était pas gêné dans ses mouvements et Buffalo Bill l'aidait de tout son pouvoir.

À la fin, le rivage fut atteint, les sabots de Buckskin touchèrent le fond, et Buffalo Bill mit pied à terre pour reposer le cheval.

Mais ce ne fut que pour une minute. Remontant sur le dos de la noble bête, il repartit au triple galop pour le fort qui n'était pas à six milles de là.

— Je me suis avancé d'une heure et demie si ce n'est plus.

Vous avez fait cela magnifiquement, Buckskin, dit le « scout » en précipitant encore la marche du cheval qui volait comme une flèche sur le sentier du fort.

Au bout d'une demi-heure Buffalo Bill en aperçut les lumières ; il n'était pas encore minuit.

— Holà, sentinelle ! laissez-moi entrer, – je suis Buffalo Bill le « scout », – et sonnez l'alarme. Il faut du secours tout de suite, sans quoi le sergent Mobile Buck et ses hommes vont être anéantis.

Cet émouvant salut, cri d'alarme à la fois, mit en mouvement toute la garnison, tandis que Buffalo Bill se précipitait chez le Major Armes, lui racontait ce qui venait de se passer et lui demandait trois escadrons du Dixième Régiment de Cavalerie pour aller au secours des soldats bloqués.

— Dieu vous bénisse, Cody ! Vous allez les avoir et dans dix minutes ! s'écria le Major Armes, et il s'empressa de donner les ordres nécessaires.

Une demi-heure plus tard, monté sur un cheval frais, Buffalo Bill s'éloignait du fort, à la tête de plus de cent cavaliers noirs, pour secourir le sergent Buck et sa bande.

— Je vais donner l'allure, Capitaine Keyes, et ceux qui ne pourront

pas s'y maintenir suivront, dit Buffalo Bill. Car il faut faire l'affaire dans les trois heures, monsieur.

Et le Capitaine Édouard Keyes répondit :

— Allez en tête, Cody ; nous ferons comme vous.

Les cavaliers noirs aux abois.

Comme Buffalo Bill savait combien la nécessité de se hâter pouvait devenir urgente, il prit une allure rapide, mais que beaucoup des cavaliers de sa troupe pouvaient tenir, de façon à avoir assez de soldats en arrivant pour attaquer tout de suite les Indiens, tandis que les autres, restés en arrière, arriveraient à chaque instant pour soutenir et renforcer l'attaque.

Le Major Armes avait promis aussi d'envoyer un wagon de munitions et de provisions, un canon de campagne et une compagnie d'infanterie montée, comme réserve, dans le cas où les Indiens seraient encore plus nombreux que Buffalo Bill ne le supposait.

Pour les noirs troupiers réfugiés sur la petite colline, cela avait été une triste chose de voir Buffalo Bill les quitter, même sachant que son départ était leur seule chance de salut.

Ils connaissaient le danger où ils étaient, et l'avertissement que le « scout » leur avait donné en disant que « s'il était entré dans leur campement, un Indien pouvait faire de même » avait eu pour résultat de leur faire exercer la plus stricte surveillance ; pas un instant ils n'avaient fermé l'œil.

— Si je me réveille après un somme, je veux que ce soit dans ce monde, pas dans l'autre, aussi je ne vais pas dormir, avait dit un troupier et ses paroles exprimaient bien le sentiment général.

Le caporal, dans une des rondes qu'il faisait pour soutenir cette vigilance, tomba tout à coup et resta étendu sans mouvement.

Le sergent qui seul l'avait remarqué, courut en hâte à lui et s'aperçut qu'une flèche avait pénétré dans son œil, – il était mort.

Le sergent Mobile Buck traîna le corps à l'écart, et, prudemment, ne dit rien.

Dès lors, il fit lui-même les rondes, et avec de grandes précautions, car il savait que les Indiens se tenaient au guet et à portée d'arc.

Le sergent découvrit ensuite pourquoi et comment le caporal avait perdu la vie ; il était resté debout devant la lumière de la lune qui se levait, et les contours de son corps se détachaient en plein relief sur ce fond de lueur argentée.

— Faites attention de ne pas vous montrer le dos à la lune, car il y a des Indiens qui guettent l'occasion de vous envoyer une flèche, dit le sergent ; et lui-même fit attention à la manière dont il se tenait, car non seulement il désirait échapper au danger dont il prévenait les autres, mais il pensait aussi à ce que deviendraient ses hommes s'il était tué ou grièvement blessé, et avec quelle facilité ils se laisseraient aller à la panique s'ils n'avaient personne pour les gouverner.

Les heures passaient ainsi. Le sergent faisait sa ronde toutes les demi-heures. Une fois, il aperçut dans la plaine un objet noir qui n'y était sûrement pas quand il avait passé à sa dernière ronde.

— Donnez-moi votre fusil, Benton, dit-il à la sentinelle la plus près de l'objet noir.

Le troupier obéit : le sergent appuya la carabine sur un rocher, visa bien et pressa la détente.

Un cri sauvage, une forme humaine sautant en l'air, et le bruit d'une lourde chute suivirent.

— Il faut veiller mieux, Benton, car ce Peau-Rouge n'aurait pas mis une demi-heure à vous faire votre affaire, dit le sergent.

Benton avait grand'peur rétrospectivement ; il dit :

— Oui, Massa, vous m'avoir sauvé la vie, et moi jamais l'oublier non plus ! Vous pensez si moi bien monter garde maintenant, Sergent, sûr que oui !

Le coup de feu avait effrayé les troupiers, d'autant plus qu'il avait éveillé les clameurs des Indiens disséminés sous les arbres.

Mais le sergent continua sa ronde et raconta à chacun des hommes comment Benton l'avait échappé belle ; si bien qu'ils tirèrent plusieurs coups de feu sur des rochers, pensant que ce pouvait être des groupes considérables d'Indiens.

Un cri de guerre étouffé annonça qu'un de ces coups de feu, tirés au hasard, avait été mortel.

Le sergent avait recueilli les carabines du caporal et de l'autre soldat tué, et les tenait prêtes à servir quand le moment viendrait.

Lorsque la pâle lueur du matin commença à apparaître, il ordonna à tous de se tenir prêts car c'était sûr qu'ils allaient avoir à essuyer un assaut.

La pensée que Buffalo Bill n'était pas de retour était une cause de grande inquiétude. Mais le sergent était brave et avisé : il dit à ses hommes que le « scout » était sans doute tout près avec des secours, attendant, pour se montrer, que les Indiens se mettent en marche pour les attaquer. Cela leur donna de l'espoir.

Bientôt on aperçut distinctement une masse noire qui sortait du bois dans le lointain.

C'était les Indiens. Ils étaient à cheval et s'avançaient pour l'assaut.

— Cavaliers, nous allons d'abord décharger ces fusils supplémentaires, ils portent assez loin pour les atteindre ; et puis ne tirez que quand j'en donnerai l'ordre ! cria le sergent.

Les trois fusils firent feu de leurs sept coups chacun, ils frappèrent dur, sans doute, car les Peaux-Rouges vacillèrent, hurlèrent comme des démons et se ruèrent en avant.

— Feu !

Toutes les carabines partirent à la fois. Les coups portèrent ; on vit des poneys tomber et des cavaliers çà et là mordirent la poussière.

Mais l'élan était donné ; les Indiens étaient en force écrasante : des centaines, contre une vingtaine de cavaliers noirs au cœur desquels les pluies de flèches, les clameurs affolantes, et le tonnerre du galop des poneys jetaient la terreur.

— Contenez-les, garçons, ou tout est perdu ! cria le sergent, et il ajouta :

— Aux revolvers maintenant !

Mais comme le roulement des revolvers commençait et que les Peaux-Rouges étaient presque au sommet de la colline, au-dessus de leurs sauvages clameurs s'élevèrent les notes aiguës et stridentes d'un clairon, suivies du retentissant cri de guerre de Buffalo Bill et d'un bref commandement du Capitaine Keyes :

— Chargez dessus, garçons !

Les notes du clairon éclatèrent aux oreilles des Peaux-Rouges juste à temps pour les priver de leur proie.

Tournant sur un des flancs de la colline, ils se sauvèrent à toute vitesse, car ils voyaient la Cavalerie des États-Unis leur courir sus en force considérable.

— Poursuivez-les, les hommes ! cria Buffalo Bill, et avec le Capitaine Keyes à son côté et près de cent cavaliers à sa suite, il courut fougueusement sur les talons des fuyards.

Ce fut une surprise complète, de celles qui provoquent les débandades. Les Indiens ne cherchaient qu'à éviter l'atteinte des soldats à leur poursuite et à arriver en quelque lieu où ils pourraient se rallier et tendre une nouvelle embuscade à leurs ennemis.

Mais le Capitaine Keyes était trop bon soldat pour se laisser prendre au piège avec des chevaux et des hommes épuisés. Il fit faire halte au

moment où sa troupe arrivait près d'une colline couverte de bois épais.

— Arrêtons-nous, mes enfants, et laissons-les croire que toutes nos forces sont ici. Vous Cody, allez au-devant des autres hommes, et couvrez avec eux le flanc de cette petite chaîne là-bas ; vous enverrez en même temps une estafette chercher la réserve et le canon avec ordre de les amener à toute vitesse à notre aide.

Il faisait presque jour maintenant et les hommes fatigués se reposèrent sur les rangs en ligne de bataille. Pendant ce temps Buffalo Bill retournait, arrêtait les troupiers encore en marche et leur ordonnait de se tenir cachés dans le bois, au flanc de la colline, tandis qu'il allait au refuge de ceux qui avaient été secourus si à point.

Étrange découverte de Buffalo Bill.

— Le Bon Dieu vous bénisse, Massa Bill ! crièrent en chœur une douzaine d'hommes, comme Buffalo Bill approchait du campement.

Le Sergent Mobile Buck sortit à sa rencontre et lui secoua énergiquement la main en disant :

— C'est vous qui avez tout fait, monsieur ! Vous nous avez sauvés et juste à temps, car mes hommes faiblissaient.

J'ai eu cinq tués, monsieur, et une demi-douzaine de blessés, quoiqu'il n'y en ait que deux qui le soient sérieusement.

Cela fera du bien aux hommes, cette bataille, monsieur, et ils vous suivront, Mr. Cody, jusque chez le diable !

— Et moi, je veux vous avoir, vous et chacun de vos hommes, pour mon escouade de « scouts », Sergent. J'ai besoin de vous pour sergent, d'un caporal et de vingt-quatre hommes.

Maintenant, occupez-vous de vos blessés et enterrez vos morts. Je vais vous faire envoyer à déjeuner du camp principal, qui est là-bas dans les arbres ; on est en train de l'apprêter pour le Capitaine Keyes et ses hommes, qui restent là jusqu'à ce que j'ai couvert le flanc de la colline avec les autres, car nous en avons encore autant en réserve avec un canon.

— Ça, c'est bon, monsieur ; et Maître Indien trouvera ça mauvais, n'est-ce pas ? fit le Sergent ravi, pendant que Buffalo Bill allait à travers le campement et disait à tous :

— Ça été chaud et meurtrier ici, à ce que je vois, les enfants ! mais vous vous êtes battus comme des chats sauvages, tous tant que vous êtes, et je suis fier de mes « Éclaireurs Noirs », car je vous veux tous dans mon escouade.

Un hourra répondit aux paroles de l'éclaireur. Alors celui-ci retourna rapidement dans le bois, où les retardataires étaient arrivés avec les bêtes de somme. Ils y avaient établi un campement et on y préparait, en effet, le déjeuner.

Après avoir envoyé un éclaireur blanc sur sa piste de la nuit dernière pour ramener son cheval de somme, sa selle et sa bride de

l'endroit où il les avait laissés, Buffalo Bill déjeuna rapidement avec une cinquantaine de soldats, et les conduisit par un mouvement de flanc, de façon à prendre par derrière les Indiens arrêtés sur les crêtes.

Longtemps avant, il avait envoyé une estafette dire aux forces de réserve, c'est-à-dire aux soldats qui avaient le canon, de bifurquer par un sentier qui les conduirait en avant de lui, jusqu'à un point où ils feraient leur jonction avec lui sur le derrière des Peaux-Rouges.

Tout se passa comme il l'avait espéré ; la réserve le rejoignit au point fixé et, par une marche forcée, tous arrivèrent derrière les Indiens, arrêtés sur leurs hauteurs et surveillant le Capitaine Keyes dans la vallée, devant eux, convaincus que celui-ci redoutait de les attaquer. Tout à coup, un obus éclata sur la colline au milieu d'eux.

Ils restèrent stupides de surprise et de terreur et ce ne fut que lorsque obus après obus commencèrent à tomber à grand bruit parmi eux, et que le Capitaine Keyes fit mettre ses hommes en selle pour s'élancer à l'assaut, qu'ils reprirent assez leurs sens pour recourir à une fuite désordonnée.

Pris entre deux feux, entre le Capitaine Keyes d'une part et Buffalo Bill avec son canon de l'autre, ils virent que le seul moyen de salut était d'abandonner leurs poneys et de s'enfoncer dans les profonds cañons qui conduisent dans les montagnes et où un cheval ne trouve pas où poser le pied.

C'est dur pour un Indien d'en venir là, d'abandonner son cheval ; mais c'était une question de vie ou de mort. Ils s'enfuirent donc à pied, laissant ainsi une glorieuse victoire aux Visages Pâles.

Ayant donné des ordres pour se faire suivre de sa bête de somme et pour qu'on lui amenât un cheval frais, Buffalo Bill suivit à pied la piste des Peaux-Rouges. Il voulait voir s'ils continuaient leur fuite, ou s'ils feraient halte pour essayer de reprendre leurs chevaux quand viendrait la nuit. Le Capitaine Keyes et ses hommes vinrent camper sur la colline avec le reste des troupes.

Il était près de minuit quand Buffalo Bill revint au campement.

— Ils en ont assez pour l'instant, monsieur, et se hâtent tous vers leur village. Mais je vais partir à cheval à l'aube, seul, et suivre leurs traces pendant un jour au moins, jusqu'à ce que je sois sûr de ce qu'ils veulent faire, dit-il au Capitaine Keyes.

— Et camperai-je ici, Cody, ou retournerai-je au fort ? demanda le Capitaine.

— Il vaut mieux vous reposer ici jusqu'à après-demain, monsieur et puis retourner lentement vers le fort. De cette manière, je pourrais vous rattraper si, par hasard, ils rencontraient d'autres bandes et

revenaient sur leurs pas, car il peut y en avoir d'autres.

Dans tous les cas, monsieur, ayez la bonté de dire au Major Armes que si je ne vois rien de suspect, je serai de retour au fort dans deux ou trois jours.

— Très bien, Cody ! j'entends dire que vous allez avoir un escadron de « scouts » nègres ?

— Oui, monsieur ; cela donnera confiance aux troupes de couleur, et je crois que j'en peux faire de bons éclaireurs, d'autant plus que les Indiens ont aussi peur des soldats noirs que les soldats noirs ont peur des Indiens. Ils ne comprennent pas la raison de leur noirceur et les appellent « Tas de braves Visages Pâles Noirs ».

— C'est un nom pas mal trouvé vraiment, pourvu toutefois qu'ils prouvent qu'ils sont braves. Mais les Indiens s'entendent à donner des noms.

Maintenant prenez un repos dont vous avez grand besoin. Je ne connais personne capable de faire ce que vous avez fait.

Dix minutes après, Buffalo Bill était profondément endormi. Dès l'aube, il se réveillait.

On avait amené son cheval de somme et une monture fraîche. Il déjeuna, se mit en selle, et partit sur sa piste solitaire.

Ce jour-là tous les indices qu'il releva tendaient à lui faire croire que les Indiens avaient été si bien battus que, quoiqu'ils eussent rencontré deux bandes de leurs camarades, ils ne retourneraient pas, mais qu'ils s'en allaient tous ensemble à leur village.

Vers la fin du second jour de marche, en arrivant à une bonne place de campement, où Buffalo Bill voulait faire halte pour la nuit, il tressaillit de surprise en entendant une voix humaine l'appeler et dire ces mots à voix basse :

— Grâce à Dieu, Massa, vous n'êtes pas un Indien !

Et hors d'un fourré surgit une grande forme décharnée, au visage noir, hagard et portant de profondes traces de souffrance. Les vêtements de ce malheureux étaient en haillons ; il avait les pieds enveloppés dans des morceaux de peau de daim ; un bonnet en peau de renard couvrait sa tête. Il portait aussi une couverture en lambeaux, et, pour armes, une carabine, un revolver et un couteau.

Il offrait un pitoyable spectacle et le cœur de Buffalo Bill alla vers cette pauvre créature dans un élan de la plus profonde sympathie, tandis que, du haut de son cheval, il le contemplait, stupéfait de voir se lever devant lui, dans cette contrée sauvage, cette apparition.

Le messager nègre.

— Eh bien ! mon pauvre ami, qui êtes-vous ? que faites-vous ? demanda Buffalo Bill en mettant pied à terre en face du grand nègre, que tout le monde eût pris pour un vagabond sans aveu.

— Moi n'être rien qu'un pauvre nègre, massa, bien près de mourir de faim. Oui, je serais mort bientôt si n'avoir pas trouvé vous, maître, répondit le nègre.

— En effet, vous en avez l'air et je suis content que vous, m'avoir trouvé, comme vous dites, dit Buffalo Bill en souriant.

— Devant Dieu, moi l'avoir fait exprès, massa ; car moi vous voir venir et moi coucher par terre, pour vous laisser dépasser moi, massa, mais voir votre figure, et alors connaître que vous être un bon homme.

Si vous être un Indien, massa, ou un de ces mauvais hommes blancs comme j'en ai vus dans ce pays, moi décharger mon fusil sur vous et, après, prendre cheval et choses bonnes à manger, car le Bon Livre dire que conservation de soi-même, être la meilleure loi de nature, massa.

— Ainsi vous auriez couru le risque de me tuer ?

— Oui massa, répondit sans hésitation le nègre dans son langage que nous n'essaierons pas plus longtemps de reproduire, de peur de fatiguer le lecteur. Oui, et c'était un grand risque, car je n'avais plus qu'une charge dans mon fusil et une dans mon revolver.

— Eh bien ! Je suis content que vous ne l'ayez pas couru, ce risque. Mais vous aurais découvert dans tous les cas, puisque j'ai l'intention de camper ici pour la nuit.

— Alors je suis sauvé, massa, je suis sauvé, car je vais avoir quelque chose à manger. Et moi sauvé, massa, veut dire que des tas d'autres le sont, car beaucoup d'existences dépendent, à cette minute même, de ce pauvre nègre, quelque mauvaise mine qu'il ait.

— Des existences dépendent de vous ?

— Oui, massa.

— Où donc ?… Mais il faut manger d'abord, vous parlerez ensuite.

Asseyez-vous là. J'aurai bientôt fait le feu et préparé le souper.

— Maître, je suis si faible que je suis obligé de vous laisser faire toute la besogne, et vous voyez massa, je suis blessé aussi.

— Pauvre garçon ! et Buffalo Bill jetait un coup d'œil sur une blessure faite par une balle dans le flanc du nègre.

Le « scout » se mit vivement à l'œuvre, il installa son camp dans un coin retiré, sur le bord d'un petit cours d'eau, puis, prenant dans la charge de son cheval de somme une paire de couvertures de rechange, il les étendit à terre et dit au nègre de se coucher dessus.

Il ramassa promptement du bois, alluma un feu entre des rochers et, après avoir attaché les chevaux plus loin, se dépêcha de préparer une tranche de venaison, du lard, du biscuit et du café pour le souper.

Le nègre aurait dévoré avec voracité, tant il était affamé, si le « scout » ne l'avait fait aller doucement, en ne lui donnant même pas la moitié de ce qu'il réclamait.

— Je vous donnerai un peu plus dans un instant ; mais, pour le moment, je m'en vais vous construire un abri, car je pense que vous aurez besoin de vous reposer ici quelques jours au moins.

L'abri fut construit et rendu aussi confortable que possible ; ensuite l'éclaireur ôta des pieds gonflés, écorchés et meurtris du malheureux les enveloppes de peau de daim qui lui servaient de souliers, prit dans son bagage un liniment, et, après avoir fait tenir l'homme un moment debout dans l'eau, il lui appliqua cet onguent sur les pieds ensuite il pansa la blessure du flanc qui, quoique douloureuse, n'était pas grave.

— Qui vous a fait cela ? demanda-t-il au noir.

— C'est un mauvais blanc, massa. Je l'ai rencontré ; il a prétendu être mon ami, mais après avoir écouté mon histoire, il a tiré un coup de feu sur moi et il a voulu me tuer, mais moi, lui avoir fait son affaire, massa.

Après j'ai entendu un homme appeler et des voix parler, et je suis parti, car j'ai pensé que c'était sans doute des amis à lui ; et j'ai été vite, massa, pensant pouvoir atteindre le fort avant de mourir.

Buffalo Bill était maintenant convaincu que le nègre avait un secret d'importance à dire. Il lui donna un autre morceau de viande, du biscuit et une tasse de café, qu'il avala de l'air d'un animal affamé.

— Je suis vraiment bien content de vous avoir rencontré, mon garçon, dit Buffalo Bill quand le noir eut fini. Quel est votre nom ?

— Black Bill on m'appelle, massa.

— Très bien, c'est un lien entre nous, car moi aussi je m'appelle Bill. Avez-vous jamais entendu parler de Buffalo Bill ?

— Si j'ai entendu parler de lui, massa ! Bien sûr, oui ; il n'y a

personne de vivant qui n'ait entendu parler de lui.

— Eh bien ! Je suis Buffalo Bill.

Le changement subit que l'étonnement opéra sur la physionomie du nègre fut tel que l'éclaireur en tressaillit.

— Vous êtes juste l'homme que je cherche ! s'exclama le nègre quand il fut revenu de son émotion.

— Vous me cherchez ?

— Oui, massa, vous, et je vois que vous êtes Massa Buffalo Bill, car il m'a dit juste l'air que vous avez.

— Qui vous a dit cela ?

— Le gentleman qui m'a envoyé pour vous trouver, massa.

— Qui ça ?

— Massa John Hill, maître.

— Ah ! mon vieil ami John Hill ?

— C'est lui, massa.

— Je croyais qu'il était allé dans l'Est.

— Il y est allé, massa, mais il en est revenu.

— Où est-il ?

— Où le diable ne le trouverait pas, massa, car il est perdu.

— Perdu ! Où ?

— Dans le Big Horn Country, où moi avoir laissé lui et les autres. Il en a un tas, massa Buffalo Bill, des hommes, des femmes et des enfants.

— Quand sont-ils allés là ?

— Voilà des mois, massa.

Voyez-vous massa, j'appartiens au Dr Miner, un gentleman du Sud, qui a perdu sa fortune à cause de la guerre, mais je ne l'ai pas quitté, et nous venions dans l'Ouest pour chercher de l'or, quand nous avons rencontré une expédition de gens qui était aussi pour chercher de l'or. Massa John Hill les avait rencontrés et leur avait dit qu'il savait où en trouver.

Alors, massa, nous sommes venus tous ensemble et Massa John Hill nous a guidés dans le Big Horn Country ; nous sommes arrivés dans une vallée et nous y avons fait séjour.

Mais il y avait de mauvais hommes dans cette expédition et quatre d'entre eux prirent une nuit de la poudre de mine, que nous avions apportée ensemble, et ils ont fait sauter les rochers pour boucher le bas du cañon, qui était notre seul passage pour entrer dans cette vallée ou

en sortir.

C'était beau quand nous sommes arrivés là ! Mais pas moyen d'en sortir massa, car tout autour c'était sauvages montagnes à pic, et un mouton montagnard ne pourrait pas s'en tirer.

Voyez-vous, massa, tout l'or que nous prenions était ramassé le jour et laissé dans le cañon, et les hommes venaient passer la nuit dans la vallée.

C'est pour ça que les quatre méchants hommes prirent cette poudre et firent sauter les rochers dans le cañon derrière eux, et alors nous ne pouvions plus sortir.

— Vous êtes sorti, cependant ?

— J'ai été marin, massa, et je n'ai pas le vertige. J'ai dit que je pouvais bien grimper sur ces rochers et je l'ai fait, construisant des échelles avec des perches que je coupais, abattant un arbre par ci par là, et, après des semaines de travail, j'ai pu sortir. J'avais pris mes armes et un peu à manger, et Massa John Hill m'avait dit d'aller vous trouver au Fort Fetterman et de vous dire qu'il vous envoyait chercher pour venir les sauver, mais de ne le dire à personne autre que vous, et que, quand vous viendriez avec vos « scouts », vous apportiez beaucoup de cordes pour les retirer de cette vallée solitaire.

— Et ces quatre hommes ?

— Ça ne leur a pas profité, probable, massa, car ils n'avaient fait sortir de la vallée ni cheval, ni mule, ni wagon, et ils ont eu à traîner tout leur or ou plutôt l'or que nous avions ramassé tous, et j'ai idée qu'ils n'ont pas dû aller vite ni loin.

Je pense massa, qu'ils ont fait partir la machine avec la poudre avant d'être prêts, car toutes les provisions étaient dans la vallée, excepté ce qu'on mettait tous les jours dans la cabane sur les rochers pour le dîner des hommes.

— Depuis combien de temps êtes-vous en route, Black Bill ?

— À peu près un mois, massa, car j'ai eu à calculer par où aller, et je me suis perdu, de sorte que mes provisions se sont épuisées et mes munitions aussi, et j'ai eu de terribles moments à passer, massa, sûr !

— Cela se voit ; mais vous avez rencontré des blancs sur votre route ?

— Oui, massa, et j'en ai entendu d'autres. C'étaient des chasseurs d'or.

— Pas les quatre hommes qui avaient quitté la vallée ?

— Non, massa, celui que j'ai vu n'en était pas.

— C’est une étrange histoire que vous racontez, Black Bill, mais je vous crois.

— Dieu soit loué, massa ! car maintenant vous pouvez les sauver tous.

— J’essaierai, dit Buffalo Bill d’un ton résolu.

Deux coups de feu.

Black Bill eût parlé toute la nuit si le « scout » l'avait laissé faire ; mais il l'arrêta, pansa de nouveau sa blessure et ses pieds et, lui ayant donné encore un peu à manger, il l'obligea à dormir.

L'éclaireur s'occupa ensuite de ses chevaux puis, s'enveloppant dans ses couvertures, il se coucha par terre pour prendre un peu de repos.

Au point du jour, Buffalo Bill se leva, alluma du feu et prépara un déjeuner substantiel, car il avait attrapé d'excellents poissons dans le cours d'eau ; ensuite il réveilla le nègre qui dormait encore à poings fermés.

Black Bill fut alors autorisé à manger tant qu'il voulait, après quoi le « scout » lui donna un vêtement de rechange à lui, regarda ses blessures et dit :

— Maintenant, Black Bill, vous n'êtes pas encore capable d'aller à cheval, mais vous le serez bientôt.

C'est un bon campement pour vous ici et vous y serez très bien.

Je vais vous laisser mon cheval de somme et m'arranger pour que vous soyez confortablement ; je vous donnerai une bonne quantité de vivres et de munitions pour vos armes et je vous tuerai un daim avant de partir.

Et puis vous pourrez pêcher et prendre du poisson aisément.

— Où allez-vous, massa Buffalo Bill ?

— Au Fort Aspen, à toute vitesse, car je trouverai là un certain nombre d'éclaireurs nègres que je veux prendre avec moi, les cordes dont John Hill dit que nous aurons besoin, et des chevaux de somme bien chargés de provisions ; et je peux être de retour ici dans quatre jours.

— Oui, massa.

— Maintenant, je pense que vous ne verrez aucun Indien ici, car ils se sont sauvés vers leurs villages et ce campement-ci n'est sur aucun chemin.

Si cependant vous en voyiez, vous monterez mon cheval de somme et vous vous en irez.

Je vous laisse ma boussole ; il faudra que vous vous teniez toujours droit à l'ouest.

— Oui, massa.

— Il se peut que des blancs suivent votre piste et viennent ici, mais si cela est, échappez-vous et mettez-vous en garde contre le danger.

— Oui, massa ; je sais pas mal me débrouiller tout seul.

— Je n'en doute pas.

Dans quatre jours vous serez assez bien pour monter à cheval et nous partirons pour cette vallée dont vous me parlez, afin de tirer ces gens de peine.

Une demi-heure plus tard, Buffalo Bill ayant installé son camarade noir tout à fait confortablement, se mit en selle et partit pour le fort.

Black Bill le suivit des yeux pensivement aussi longtemps qu'il fut en vue ; il se retournait souvent en faisant des signes d'adieu. Il murmura :

— Je suis fâché de le laisser, mais il le faut et je ne peux pas faire autrement ; il est incapable d'aller à cheval au fort et d'en revenir, et la vie de ces gens dépend de ma promptitude à la besogne, si je comprends bien.

Et l'éclaireur mit son cheval à une allure rapide et soutenue.

Mais il avait à peine fait quelques milles, quand soudain, il vit un Indien surgir de terre et bondir à l'abri d'un arbre, arc et flèches en main.

Il était presque hors de portée et le « scout » devait tirer promptement, ce qu'il fit.

Il sembla y avoir deux détonations simultanées, mais le Peau-Rouge tomba et personne autre n'était visible.

Buffalo Bill voyant qu'il avait tué l'Indien, alla vers lui et mit pied à terre ; il se penchait sur le corps, lorsqu'une forme humaine se dressa soudain devant lui et une voix dit :

— Camarade, j'imagine que je vais scalper cet Indien, et comme c'est moi qui ai tiré le premier, vous ne feriez pas mal d'y mettre un peu plus de discrétion.

Buffalo Bill fut certainement pris à l'improviste par l'apparition de l'étranger à l'endroit où il s'attendait le moins à voir un être humain, si ce n'est un Indien égaré.

Mais celui-là était un blanc, et certes un blanc d'apparence bizarre.

Il était vêtu de peau de daim grossièrement tannée, de la tête aux pieds, car il portait un bonnet de la même matière orné, en guise de

gland, d’une queue de renard.

C’était d’ailleurs un homme de haute taille, puissamment musclé, et qui semblait dur comme un nœud de bois de pin ; sa chevelure était longue, hirsute et gris de fer, et sa barbe, courte et grisonnante, cachait à demi un visage dont les traits visibles étaient tout le contraire d’aimables.

Il avait comme armes une vieille carabine, un fusil se chargeant par le canon, un revolver de fabrication déjà ancienne, une paire de pistolets à un seul coup et un grand « bowie-knife », enfin dans son dos pendait un grand arc et deux carquois pleins de flèches.

Ses yeux, qui regardaient Buffalo Bill avec un air de triomphe, étaient méchants, petits, luisants de haine et cela semblait être leur expression naturelle.

Il tenait son revolver braqué sur le cœur de Buffalo Bill, et semblait se croire entièrement maître de la situation.

— Eh bien ! Qui donc êtes-vous, vieux sacripant ? demanda Buffalo Bill, sans paraître le moins du monde déconcerté par la soudaine apparition de cet ennemi probable.

— Je suis le Mauvais Homme du Big Horn, répondit tranquillement l’autre.

— Le quoi ? dit Buffalo Bill en souriant.

— Le Mauvais Homme du Big Horn.

— Vous ne pensez pas ce que vous dites ?

— Si certes.

— Ma foi, vous avez bien en effet, une tête qui s’accommoderait du big horn, une paire de grosses cornes n’y ferait pas mal.

— Ah ça ! camarade étranger, est-ce que vous me prenez pour cible à vos plaisanteries ? demanda l’homme avec colère.

— Non, c’est moi qui sers de cible à votre vieille ferraille, répondit tranquillement Buffalo Bill.

— Qui êtes-vous, en tout cas ? demanda l’homme, frappé de la noble contenance et de la belle et intrépide physionomie de l’éclaireur.

— Le Taureau Assis, répondit Bill, le plus innocemment du monde.

— Me prenez-vous pour un idiot ?

Je le connais, le Taureau Assis et c’est un chef illustre pour tout Indien.

— Probable que vous êtes un des renégats qu’on dit appartenir à sa tribu, dit audacieusement le « scout ».

— Non, mais je suis ami avec les Indiens, et si j'en tue à l'occasion, comme celui-ci, ça ne tire pas à conséquence.

— Ce qui veut dire que vous n'osez pas vivre avec ceux de votre race, car vous avez l'air d'avoir été un blanc autrefois.

Les yeux de basilic de l'étranger étincelèrent à ces mots, et son front devint noir de rage, il riposta vivement :

— Si j'en ai l'air, vous ne vivrez toujours pas assez pour dire que vous m'avez vu.

— Je parie que si. Allons, sortez votre argent, ou ne faites plus de menaces.

— Eh bien ! Vous êtes un type hardi et j'aimerais à savoir votre nom.

— Les gars des campements m'appellent Buffalo Bill.

Instantanément, la figure de l'homme changea encore et devint livide de fureur ; il demanda d'une voix sifflante :

— Vous êtes Bill Cody ? C'est vous ?

— Quand je suis à la maison c'est mon nom, en effet ; répliqua Bill qui continua :

— Maintenant, dites-moi votre nom, vous aussi ; car plus je vois votre figure, plus je me sens convaincu que nous nous sommes déjà rencontrés.

— Oui, nous nous sommes déjà rencontrés.

— Quelle besogne du diable faisiez-vous la dernière fois que je vous ai vu, mon vieux ?

— Je vais vous dire juste ce que je faisais alors.

Il y a longtemps de ça, vous n'étiez qu'un blanc-bec et vous serviez de guide à une caravane que j'allais piller une nuit, lorsque…

— Vous êtes Ginger Sam, par Jupiter ! s'écria Buffalo Bill, se rappelant la figure de l'homme après vingt ans.

— Lui-même.

— Je me souviens de vous maintenant, misérable vieux pécheur ! et comment vous et votre clique, vous vous êtes loués comme charretiers de la caravane que vous vouliez massacrer une nuit, pour vous emparer de tout le butin.

— C'est ça, et vous avez surpris deux de mes gars causant, et ils ont été pendus par les gens de la caravane, et j'aurais pris le même chemin si je ne m'étais donné de l'air.

Vous m'avez contrecarré cette fois-là, Bill Cody, et j'ai entendu dire

que vous aviez fait dernièrement des choses énormes sur ces frontières ; mais j'ai l'intention d'arrêter tout ça en coupant court à votre vie.

— Et moi, j'ai entendu dire que vous aviez joué vos vieux tours de diablerie tant et si bien que vous ne pouvez plus vivre dans aucun établissement de la frontière, et c'est ici que vous venez cacher votre vilaine tête, n'est-ce pas ?

— Oui, et ça vaut mieux que d'être pendu.

— Vous êtes un mauvais citoyen, Ginger Sam, dit Bill avec un léger rire, quoique l'homme le tînt toujours au bout de son revolver.

— Je suis un citoyen qui va supprimer Buffalo Bill. Vous n'aviez rien à faire dans ces parages ; mais puisque vous y êtes venu, je ferai en sorte que vous y restiez, car je suis le Mauvais Homme du Big Horn, je vous l'ai dit.

— Voyez-vous cet Indien qui est couché là ? demanda Bill.

— Je le vois.

— Eh bien ! Vous emploieriez mieux votre temps à l'enterrer qu'à me tuer, ce serait une besogne plus profitable.

L'outlaw était confondu du sang-froid déployé par Buffalo Bill dans cette situation critique et il ne pouvait comprendre sa gaieté et son air gouailleur.

Il avait l'intention de le tuer, sans aucun doute ; mais comme un chat veut jouer avec une souris pour la torturer, il éprouvait le besoin de faire souffrir à Buffalo Bill les affres de la terreur et du désespoir ; aussi différait-il le fatal coup de feu, sûr d'avoir le « scout » entièrement à sa merci.

— C'est moi qui ai tué cet Indien.

— Vous avez tué cet Indien ? demanda Buffalo Bill.

— Je l'ai dit, répondit le Mauvais Homme du Big Horn.

— Eh quoi ! C'est moi qui ai tiré sur lui, dit Buffalo Bill.

— C'est moi qui l'ai tué.

— Oh ! Seigneur ! Quel fieffé menteur vous faites, Ginger Sam !

— Prétendez-vous que c'est vous qui avez tué cet Indien, Bill Cody ?

— Je le prétends.

— Moi, je vous dis que je quittais juste ces arbres quand je vis cet Indien, et je suppose qu'il m'avait aperçu.

Aussi je tirai mon coup de feu, et je le vois battre de l'aile et puis rester couché bien tranquille ; mais je restai caché parce que je pensais

qu'il y en avait peut-être d'autres pas loin, c'est alors que je vous ai vu sortir de ces arbres là-bas.

J'ai tourné votre position et je suis venu vous regarder ; et maintenant vous me dites que vous avez tué ce rouge.

— Eh bien ! Je vous dis la vérité, et je peux vous le prouver.

— Comment ça ?

— Où l'avez-vous visé ?

— Au cœur.

— Eh bien ! regardez et voyez s'il y a deux blessures de balle dans son corps ; j'ai entendu votre coup de feu, je me souviens maintenant et je ne doute pas que vous n'ayez tiré sur lui, seulement il était en train de mourir quand vous l'avez fait.

Cherchez les deux blessures, Mauvais Homme du Big Horn.

L'homme se baissa pour le faire, et, d'un bond de panthère, Buffalo Bill fut sur lui.

Le Mauvais Homme du Big Horn.

Mis hors de ses gardes par les allures du « scout » et par l'intérêt qu'il semblait prendre à la recherche d'une seconde blessure dans le corps de l'Indien, Ginger Sam avait donné droit dans le piège qui lui était tendu et fait juste ce que Buffalo Bill s'était efforcé de lui faire faire.

Prompt comme l'éclair, Buffalo Bill s'élança et saisit la main qui tenait le revolver, avant que l'outlaw pût se mettre debout ; en même temps, il poussait une de ses propres armes dans la figure de son ennemi et lui disait du ton le plus calme :

— Si vous désirez vous conserver en bonne santé, Ginger Sam, vous allez faire comme je vous dirai.

L'outlaw était livide de rage, il semblait croire d'ailleurs que son dernier jour sur terre était venu.

Il aimait la vie, même seul dans ces lieux sauvages, et il demanda d'une voix rauque :

— Avez-vous l'intention de me tuer ?

— Je ne sais pas ce que je ferai de vous finalement, mais pour l'instant j'ai l'intention de vous désarmer.

Laissez tomber cette vieille carabine de Daniel Boone que vous tenez là dans votre main.

— Ça la briserait.

— J'ai idée que non, c'est un trop vieux colon pour être blessé par une petite chute. Laissez-la tomber, vous dis-je.

— Elle pourrait partir et vous atteindre par la secousse.

— Mon revolver va partir et vous atteindre par le museau, si vous n'obéissez pas.

— La voilà par terre.

L'outlaw la laissa tomber en lui donnant en même temps un coup de pied qui montrait son envie de la faire partir dans sa chute de manière à tuer le « scout ».

Mais elle ne le fit point. La repoussant du pied, Bill commanda :

— Maintenant, débouclez votre ceinturon et laissez-le tomber.

— Ah ! ça, ça serait dangereux.

— Faites ce que je vous dis et prenez garde de ne pas toucher ces espingoles que vous portez, car vous n'auriez pas le temps de reconnaître qui vous a tué.

L'homme murmura un juron, mais il obéit, et le ceinturon plein d'armes tomba à terre.

— Maintenant, avancez par là.

Bill l'attira à quelques pas de la carabine et du ceinturon, et alors, par un effort soudain et violent du poignet, il arracha le revolver qui était resté dans la main de l'outlaw et l'envoya tomber au milieu des autres armes.

Il n'eût pas de peine ensuite à le débarrasser de son arc et de ses carquois.

— Maintenant, Mauvais Homme du Big Horn, je suis né fatigué et je n'aime pas le travail ; ainsi, prenez votre couteau et mettez-vous à l'œuvre pour construire une demeure sous cet arbre.

— Une demeure ? demanda l'homme surpris.

— Oui.

— Quel genre de demeure ?

— Une qui puisse convenir à un homme mort.

— Vous voulez dire une tombe ? demanda l'outlaw d'un ton plein d'horreur.

— Précisément.

— Vous ne voulez pas me tuer et me faire d'abord creuser ma fosse ? dit le Mauvais Homme d'une voix basse et chevrotante de terreur.

— Non, vous ne valez pas la peine qu'on vous enterre ; mais je désire enterrer cet Indien, qui est là, et comme je suis paresseux, ainsi que je vous l'ai dit, j'ai besoin que vous lui creusiez une fosse.

L'outlaw parut soulagé en sachant que ce n'était pas lui qui devait occuper la tombe, et il se mit tout de suite au travail. Rejetée par la large lame de son couteau, la terre se creusait avec une rapidité remarquable.

Buffalo Bill s'était assis auprès, et le considérait froidement, le revolver toujours braqué sur lui. Remarquant la rapidité que l'outlaw mettait à son travail, il lui dit :

— J'imagine que vous étiez fossoyeur dans quelque cimetière,

Ginger Sam, avant de prendre l'état de voleur ?

— C'est juste ce que j'étais, Bill Cody, et l'homme s'arrêta dans sa besogne.

— Et vous avez pris l'habitude de dépouiller la nuit les gens que vous aviez enterrés le jour, et comme vous avez été pris sur le fait, je suppose, c'est pour cela que vous êtes venu creuser dans l'Ouest.

— Bien, bien ! Vous arrangez vite les choses, Bill Cody. Voilà ce qui est arrivé : un jour ils m'ont planté dans mon cimetière une dame qui avait été assez damnablement sotte pour marquer dans son testament qu'elle voulait être enterrée avec ses diamants et ses autres bijoux.

Je savais que ses parents viendraient la déterrer quelque nuit, si je ne le faisais pas. Pourquoi donc ne l'aurais-je pas fait ? mais ils m'ont vu comme j'arrivais pour le faire, et il m'a fallu filer loin de ces parages.

— Ah ! vous avez bien l'air de la goule que vous êtes ! Mais continuez votre besogne car la vie est trop courte pour écouter vos péchés mon vieux.

L'ex-fossoyeur se remit à l'œuvre avec un soupir, et il eut bientôt creusé une excavation qui fit dire au « scout » :

— Aucun Indien ne pourrait désirer mieux que ça, Ginger Sam, et vous êtes le « boss » des fossoyeurs du Big Horn, quels que soient d'ailleurs vos péchés.

Maintenant, enveloppez cet Indien dans sa couverture et couchez-le là-dedans.

— Ne voulez-vous pas le scalper ?

— Non. Venez, ne tardons pas plus, et enterrez cet homme, car je voudrais être en route, dit Buffalo Bill.

— Pour aller où ?

— Vous saurez tout en temps et lieu.

L'homme grommela un juron, mais obéit à l'ordre donné. Quand le Peau-Rouge fut enterré, Buffalo Bill attacha solidement Ginger Sam avec un bout de son lasso et le força à aller devant lui.

Quand ils furent à un point où le chemin était croisé par une rivière, Buffalo Bill dit :

— Traversez, Ginger !

— Pourquoi voulez-vous que je traverse ? fit l'autre d'un air bourru.

— J'ai mes raisons ; ainsi, traversez.

— Non, je ne tiens pas à me mouiller.

— Très bien ! Reprenez le chemin de la fosse que vous avez creusée, elle en contiendra bien deux, dit Bill avec indifférence.

L'outlaw frissonna et répondit vivement :

— Je vais traverser.

— C'est très bien. Vous êtes sage, Sammy, mon garçon.

Ils entrèrent donc dans l'eau, et une fois sur l'autre rive où une quantité de chemins s'offraient, Buffalo Bill choisit celui qui devait le mener au fort.

— Ce chemin n'aboutit que là-haut dans les collines, il ne mène à rien, dit l'outlaw nerveusement.

— C'est dans les collines que je désire aller.

— Vous n'avez besoin de rien par là.

— C'est là que vous péchez par la base Ginger, car j'ai besoin de certaine chose par là.

— De quoi avez-vous besoin ?

— Je désire que vous preniez le plus prompt chemin pour aller au fort.

— Je mourrai avant, répliqua-t-il farouchement.

— Vous feriez mieux de faire ce que je demande, car je ne suis pas homme à tenir des palabres.

— Je ne ferai pas un pas.

— Alors je vous y traînerai, répliqua tranquillement Buffalo Bill.

L'outlaw vit que c'était sérieux. Des pensées sillonnèrent son cerveau comme des éclairs.

Son regard était tombé sur le bout de lasso tenu négligemment par Buffalo Bill. Soudain ses yeux s'illuminèrent d'une résolution intime et profonde et il dit, l'air résigné :

— Eh bien ! camarade, je ne vois pas que je puisse regimber contre vous ; je ferai comme vous dites.

— Parfait, Sammy.

Maintenant, allez !

Sammy obéit et se mit de nouveau en marche d'un pas agile.

Comme on côtoyait le bord d'un ravin, au fond duquel se précipitait un torrent impétueux, l'outlaw, soudain, s'élança d'un bond dans l'abîme.

Buffalo Bill sentant le lasso se tendre, fit un violent effort pour le retenir, mais il n'était plus temps ; le bout glissa entre ses doigts, et le

bruit d'un plongeon lui apprit que son prisonnier était tombé dans les eaux qui écumaient en bas.

Une double évasion.

Le Mauvais Homme du Big Horn savait bien ce qu'il faisait en risquant ce saut, qui paraissait devoir être mortel.

Il connaissait les collines et les vallées, les chemins et les cañons, aussi bien que sa propre cabane, et en voyant que Buffalo Bill tenait seulement le bout du lasso avec lequel il était lié et que celui-ci n'était attaché ni à l'arçon, ni autour de la taille du « scout », l'idée lui était venue de tenter une évasion hardie.

Il savait le point exact, sur le sentier longeant la crête de la falaise, où il était possible de sauter ; et, tentant la chance, il sauta, comme a vu le lecteur.

Il n'était pas dans les forces humaines d'arrêter cette chute avec le lasso ; eût-ce été possible, que le poids de l'homme tirant soudainement le « scout » l'eût arraché de sa selle, ou bien eût entraîné son cheval dans le précipice.

En un clin d'œil Buffalo Bill avait vu tout cela ; aussi, après le premier effort de résistance, laissa-t-il aller le lasso.

Sa première pensée fut naturellement que Ginger Sam avait essayé de se suicider et qu'il avait réussi.

Cependant, à peine le bruit du corps tombant à l'eau avait-il atteint ses oreilles, qu'il était à terre et regardait au-dessus du précipice.

Il vit que l'eau courait rapide et profonde et que le torrent disparaissait un instant, en tournant autour d'une pointe de rochers.

Il prit aussitôt son parti et jeta de côté ses armes et ses vêtements de dessus.

— Attendez ici, et si vous voyez quelqu'un essayer de voler mes habits et mes armes, cassez-lui la tête d'une bonne ruade, cria-t-il à son cheval, et aussitôt il sauta.

Il y avait bien une dizaine de mètres au-dessus de l'eau, mais il tomba, les pieds les premiers et sans se faire aucun mal.

De son côté, Ginger Sam, nageur excellent, n'hésita pas sur ce qu'il avait à faire, quoiqu'il eût les mains liées derrière le dos.

Il se maintint sous l'eau jusqu'à ce qu'il eût doublé la pointe de

rocher, ce que le courant, aidé de ses efforts, lui permirent de faire très rapidement, puis il remonta à la surface et se dirigea vers le rivage, sans, d'ailleurs traverser le torrent.

C'était dur, ne pouvant utiliser que ses pieds, et retardé comme il l'était par ses vêtements et par le lasso ; mais il y parvint enfin, et il venait de s'asseoir à l'abri de la falaise surplombante pour se reposer un peu, sa laide figure grimaçant un sourire de satisfaction, lorsque, au tournant de la pointe, apparut soudain Buffalo Bill, arrivant à formidables brassées.

L'homme jeta un cri d'alarme, et sautant sur ses pieds, s'enfuit de toutes ses forces.

Mais le « scout » s'était toujours distingué par sa vitesse à pied, et ses bonds le rapprochèrent bientôt de l'outlaw, au point que celui-ci, voyant l'inutilité de ses efforts, s'arrêta et s'écria du haut de sa tête :

— Je vous attends, camarade Bill, ne tirez pas !

— Je n'ai rien pour tirer, Sammy, mais j'ai envie de vous noyer, lui répondit Bill en appliquant sur son épaule une main peu légère.

— Ne faites pas ça, Bill ; ce n'est pas de ma faute.

Oui, voyez-vous, mon pied a glissé comme je me retournais pour vous parler, et quand je me suis vu libre, j'en ai conclu qu'il fallait tâcher de le rester.

— Comme menteur systématique, Ginger Sam, à vous le pompon ! Mais allons, la plaisanterie est grossière. Je vais vous reconduire au haut de la falaise d'où ce malheureux accident vous a fait tomber. Arrivez. Pas de bêtises, allez !

L'outlaw n'avait qu'à obéir. C'est ce qu'il fit promptement, et ils retrouvèrent vite le fidèle cheval qui montait patiemment la garde à l'endroit même où son maître l'avait laissé.

— Qui aurait pensé que vous auriez sauté dans ce précipice après moi ? dit Ginger Sam en jetant un coup d'œil sur le lieu d'où il avait pris son élan.

— Oh ! J'étais déterminé à vous prendre. Vous êtes trop dangereux pour qu'on vous laisse au large.

Maintenant on m'attend au fort, où j'ai d'importante besogne à faire, et je ne veux pas être retardé ; en conséquence, je vais vous attacher à un de ces arbres jusqu'à ce que je revienne ; ou je vous conduirai à votre cabane, car je suis sûr que vous avez un campement ici près.

Lequel des deux ?

— Je serai mangé par un ours ou une bête semblable, si vous

m’attachez à un arbre.

— C’est ce que je crains, cela vous empêcherait d’être pendu et ce serait dommage. Alors, où est votre cabane ?

— Je n’en ai point.

— Très bien. Un arbre fera l’affaire.

— J’ai une tanière.

— Alors conduisez-moi et vite.

L’homme vit que le « scout » parlait sérieusement ; il lui dit donc :

— Nous aurons à grimper et il faut laisser votre cheval ici. Mais déliez-moi les mains, car nous montons sur ce rocher.

— Je vais le faire, et si vous tentez de vous sauver, comptez sur une balle.

— J’y suis cette fois, je ne regimberai pas.

Alors Buffalo Bill délia les mains de l’homme et lui dit de se tenir là pendant qu’il attacherait son cheval ; mais à peine avait-il tourné le dos pour le faire que, rapide comme l’éclair, l’homme une seconde fois fit le saut.

Buffalo Bill s’élança, mais il s’arrêta sur le bord.

— Je n’ai pas de temps à perdre, murmura-t-il. Je ne tirerai même pas dessus quand il reparaîtra.

Bientôt l’homme se montra à la surface, souriant effrontément et ayant l’air de croire que Buffalo Bill le poursuivait.

Mais ayant les bras libres, il pensait qu’il avait des chances de se sauver, d’autant plus que si le « scout » sautait après lui, il ne serait pas armé.

— Je ne vous tirerai pas dessus cette fois, quoique je le puisse. Nous nous retrouverons, cria le « scout ».

Mais, dès que l’outlaw l’avait aperçu sur la haute berge, la carabine à la main, il avait fait un profond plongeon.

Alors Buffalo Bill, après avoir caché les armes de Ginger Sam, s’éloigna rapidement, trouvant qu’il avait déjà perdu trop de temps. Il poussait son cheval avec vigueur, ne craignant point d’épuiser la bête, qui se reposerait au fort ; et, sans faire même de courtes haltes, il voyagea à grande allure toute la nuit, pour rencontrer à l’aube le campement du capitaine Keyes, qui revenait au fort à petites étapes avec les blessés, soldats et Indiens.

Un hourra salua l’apparition de Buffalo Bill, et le capitaine Keyes s’écria :

— Juste à temps pour déjeuner, Cody !

Des nouvelles ?

— Oui, monsieur, et je suis bien aise de vous rencontrer ici ; cela nous fait gagner du temps, répondit l’éclaireur.

Les éclaireurs noirs en campagne.

Après avoir déjeuné de bon cœur, Buffalo Bill raconta en confidence au capitaine Keyes ce qui lui était arrivé. Il désirait tenir l'histoire de sa rencontre avec le nègre Black Bill secrète pour tous, excepté pour l'officier commandant.

— Maintenant, Capitaine, je voudrais choisir mes hommes et partir tout de suite ; car, d'après ce que le nègre m'a dit, je crains que ces gens ne soient en péril.

Je sais qu'ils n'ont nullement le droit d'être dans le Big Horn Country, mais ils y sont, en grand danger, et il y a des femmes et des enfants à secourir.

J'ai pleine confiance dans le sergent Mobile Buck, et je voudrais un caporal également bon pour ce que nous avons à faire.

Je peux aussi me fier aux hommes qui étaient cernés avec Buck. Il m'en faut vingt-six en tout, de sorte que, si vous voulez choisir vous-même de quoi parfaire ce nombre, je serai sûr d'avoir une troupe sur laquelle je pourrai compter.

De plus, monsieur, je voudrais prendre tous les outils que vous pouvez avoir, tous les lassos, toutes les longes de cheval et toutes les cordes de réserve, beaucoup de vivres, avec autant de bêtes de somme qu'il en faudra, et de la poudre à canon, car je peux en avoir besoin pour faire sauter des roches, d'après ce que m'a dit Black Bill.

Et maintenant, si vous voulez me fournir tout de suite les hommes et les choses qui me sont nécessaires, ce sera une grande faveur et nous serons en marche dans une couple d'heures.

— Je vais le faire Cody, car ce que vous me dites de ces gens m'intéresse énormément.

Je connais précisément les hommes qu'il vous faut, et tout ce que nous avons dans nos équipages dont vous puissiez vous servir est à votre disposition, dit le Capitaine Keyes.

Le Sergent Buck fut aussitôt appelé, et Buffalo Bill lui dit qu'il avait besoin de lui, d'un caporal et de vingt-quatre hommes pour se mettre en campagne. Le Capitaine Keyes ajouta :

— Oui, et nous avons à choisir ces hommes, Sergent, car le chef Cody ne veut que des soldats de couleur, destinés à être ses « scouts ».

— Je suis extrêmement content, monsieur, et je sais que nous pouvons trouver des hommes tout-à-fait bons, répondit le Sergent.

On choisit d'abord un caporal qui était de la plus belle teinte d'encre, mais qui ne s'en appelait pas moins Milk White, ce qui veut dire « blanc de lait ». On l'appelait généralement Caporal Milk, ou « Caporal Lait ».

Malgré le jeu de mots que cette appellation peut suggérer, c'était un superbe soldat, fort comme un géant, et excellent homme de toute manière. Avec son aide, le choix fut fait des vingt-quatre « scouts » de couleur, parmi lesquels entra toute l'escouade primitive du sergent Buck, à l'exception des blessés ; car c'était à qui irait avec « Massa Buffalo Bill ».

Le « scout » prit des carabines de rechange pour tout le monde, qu'on mit sur les bêtes de somme avec une grande quantité de provisions et de munitions, y compris de la poudre à canon. On y ajouta toutes les cordes et lassos qu'on put trouver, et on choisit avec soin les chevaux pour leurs qualités de fond et de vitesse.

En moins de deux heures, comme Buffalo Bill l'avait dit, la troupe des éclaireurs noirs était à cheval et quittait le campement, tous se demandant quel pouvait être le motif de cette étrange expédition.

Fier de ses éclaireurs noirs, Buffalo Bill avait résolu de pousser rapidement jusqu'au campement du solitaire Black Bill, où l'on ferait une halte d'une couple de jours pour donner au nègre blessé et à demi mort de faim, le temps de se remettre tout à fait.

Buffalo Bill comptait mettre ce temps à profit pour monter son cheval de bât, qui serait alors tout frais, et essayer de retrouver la piste de Ginger Sam, lequel ne s'attendait pas que le « scout » quittât le fort de quelques jours.

Buffalo Bill n'avait nullement abandonné l'espoir de capturer ce gibier de potence.

Il fit donc diligence, avec sa troupe, et ne s'arrêta que vers le coucher du soleil, pour prendre un repas où se combinaient le dîner et le souper et pour dormir jusqu'après minuit.

Ils se remirent en route, et, de bonne heure, dans l'après-midi de cette journée, ils arrivèrent au campement de Black Bill.

Le « scout » avait raconté au sergent et au caporal sa rencontre avec le blessé et mourant de faim, mais pour les hommes, leur surprise fut grande d'arriver à ce campement occupé par un homme seul et de leur couleur.

Black Bill salua d'une acclamation le chef des éclaireurs, et lui dit qu'il se remettait vite et qu'il était sûr de pouvoir reprendre la route tout de suite, s'il le fallait.

— Non, dit Buffalo Bill ; reposez-vous encore une couple de jours, je ne veux pas que vous bougiez avant d'être vraiment en état.

Le chef ne resta pas longtemps au camp ; il partit bientôt, monté sur son cheval de bât, pour aller à l'endroit où il avait laissé Ginger Sam et tâcher d'y reprendre sa piste.

Il était persuadé que l'homme avait une cabane non loin de là. Autrement il n'aurait pas si bien connu la route de la falaise, la place où il pouvait sauter dans le torrent et celle où il pouvait atterrir et s'échapper.

Le « scout » avait la conviction que Ginger Sam était dans le pays pour chercher de l'or ; il le croyait allié aux Indiens et pensait qu'il pouvait avoir un camarade avec lui.

Il était résolu à le savoir au juste et à capturer l'outlaw, s'il le pouvait, ou à le tuer s'il fallait en venir là.

Il arriva au lieu où l'homme avait pris pied en sortant du torrent, et mettant à profit le talent tout spécial qui faisait de lui un éclaireur si précieux, il eût bientôt trouvé les traces de grosses bottes, d'autant qu'elles avaient trempé dans l'eau.

La piste ne tarda pas à devenir plus difficile à suivre ; mais, au bout d'un mille, elle s'enfonçait dans un cañon où le « scout » aperçut une petite cabane grossièrement construite.

La porte en était fermée et le « scout » s'en étant approché avec précaution, trouva qu'elle était attachée en dehors.

La cabane était vide, mais évidemment Ginger Sam y était venu, car il avait changé ses bottes mouillées pour d'autres.

Les cendres du foyer étaient froides. Buffalo Bill résuma la situation en disant :

— Il est venu ici sans armes, et il en est parti de même. Où peut-il être ailleurs qu'au village indien pour s'en procurer d'autres ?

Cela lui prendra une semaine ou plus. Je lui rendrai donc visite à notre retour. Il a sans doute un terrain aurifère près d'ici, et c'est ce qui le retient seul dans ces régions sauvages, car seul il est certainement.

Il a peut-être trouvé le riche filon, et j'en ferai autant quand je le trouverai, lui, car il y a je ne sais combien de vieux comptes à régler avec cet homme.

Ce disant, il rétablit la porte dans l'état où elle était, et alla reprendre son cheval à l'entrée du cañon, d'où il était venu à pied,

pour s'en retourner au campement des Éclaireurs noirs.

Tous poussèrent des hourras en le voyant, car ils étaient inquiets de le savoir en expédition tout seul ; et Black Bill rayonnait de joie.

Le messager nègre des colons cernés dans la vallée avait lié amitié avec tous les éclaireurs noirs, qui faisaient de leur mieux pour hâter le retour de ses forces.

Il s'était refait si merveilleusement et il était si impatient de courir au secours de ceux qui l'avaient envoyé, que Buffalo Bill décida de partir le lendemain dans l'après-midi et de voyager par demi-étapes, jusqu'à ce que Black Bill fût capable de supporter les mêmes fatigues que les autres.

Le lendemain donc le chef et ses éclaireurs se mirent en route pour leur expédition de secours.

La marche des éclaireurs noirs.

Black Bill, sachant qu'ils allaient secourir des gens dans un pressant danger, ne pouvait contenir son zèle. Il était toujours en tête, poussant des reconnaissances sur la route. Un jour, Buffalo Bill ayant aussi pris de l'avance, trouva le nègre couché à terre de son long sur le haut d'une crête et regardant attentivement quelque chose sur l'autre versant.

Laissant son cheval derrière lui, Buffalo Bill se glissa tout doucement jusqu'au nègre, se rasa, lui aussi, contre le sol, et fit signe aux éclaireurs qui arrivaient d'avancer sans bruit pour voir la découverte que Black Bill avait faite.

— Massa Bill, regardez là-bas et voyez ce que j'ai trouvé, avait dit le nègre, lorsque le chef des « scouts » s'était laissé tomber à son côté pour regarder dans la direction qu'il indiquait.

— Vous pouvez les prendre pour votre usage, Black Bill, je n'en ai pas besoin, avait répondu Buffalo Bill, les yeux baissés vers la vallée.

Les collines étaient hautes, raides et rugueuses, mais loin là-bas, dans la vallée, coulait le Big Horn River.

La rivière promenait ses cours sinueux le long de la vallée et, par places, de hautes et grandioses montagnes jetaient leur ombre sur ses eaux.

Mais ce n'était pas le Big Horn River qui fixait l'attention de Buffalo Bill, non plus que le majestueux paysage.

C'était un autre spectacle plus important pour eux que la rivière, plus frappant, en ce moment du moins, que le paysage.

Black Bill avait découvert un village indien.

Il y avait dans la vallée cent tepees pour le moment, et une grande troupe de poneys paissaient non loin.

Cela n'avait pas l'air d'être un village à demeure, et de son œil expérimenté, Buffalo Bill reconnut tout de suite que ce n'en était pas un.

C'était un village en marche et qui, selon toute apparence, avait fait halte dans la vallée pour se reposer et chasser pendant quelques jours.

Un par un, les éclaireurs noirs arrivèrent et s'allongèrent à côté de leur chef pour voir de l'autre côté de la chaîne.

Ils s'attendaient à une découverte d'importance, mais ce qu'ils virent dépassait leurs prévisions et leurs vœux.

Ils n'échangèrent pas un mot. Une exclamation étouffée, un léger sifflement suffirent à exprimer leur surprise et leur émotion devant ce spectacle.

Un village de cent tepees !…

Cela voulait dire un millier de Peaux-Rouges, parmi lesquels plusieurs centaines de guerriers.

C'était une vue décourageante.

Mais ils étaient venus pour suivre la direction de Buffalo Bill.

Qu'allait-il faire ?

Tous les yeux étaient sur lui, toutes les oreilles ouvertes pour saisir ses paroles.

Il avait tiré sa lunette d'approche de l'étui, et il examinait la rivière, la vallée, le village indien et son cadre.

Ses pensées ne se reflétaient point sur son visage impassible.

Des bruits de voix montaient.

Les enfants jouaient, les squaws grondaient, les chiens aboyaient.

Toutes les rumeurs d'un campement indien emplissaient l'air.

Il s'y mêlait le hennissement de leurs chevaux.

Cela attira le regard de Buffalo Bill vers les animaux au pâturage.

Ils étaient à un demi-mille du village, sur la rivière, en aval.

C'était précisément le chemin des éclaireurs.

Le Chef eut alors une idée audacieuse, chose assez habituelle chez lui, et il se retira derrière la crête.

Les « scouts » en firent autant et se pressèrent autour de lui.

— Camarades noirs, dit-il, les choses ont mauvaise mine ; mais elles ne sont pas si mauvaises qu'elles en ont l'air.

La confiance revint au cœur des hommes : Buffalo Bill voyait une chance d'en sortir à leur honneur.

— N'allez-vous pas les épouvanter, Massa Buffalo Bill ? demanda le nègre qui leur servait de guide.

— En jouant les fantômes noirs, sans doute, hein, Black Bill ?

— Oui, Massa.

— Quantité donne sécurité et ils sont si nombreux que je crois bien qu'ils ne s'épouvanteraient pas autant que nous le voudrions.

— Essayez seulement, Massa.

— Nous essaierons quand un plan que j'ai aura échoué : il sera temps alors.

— Oui, massa.

— La nuit n'est pas très éloignée, aucun Indien ne viendra par ici à cette heure, et nous pouvons tranquillement suivre la hauteur jusqu'en face de l'endroit où sont leurs poneys.

De là, nous pourrons voir où sont les gardiens et combien ils sont, s'il y en a à surveiller les chevaux.

Puis, dès qu'il fera nuit, une vingtaine de nous descendront dans la vallée, monteront les meilleurs poneys et mettront les autres en fuite. Le Sergent Buck et les autres suivront le long de la ligne de faîte avec nos propres chevaux aussi loin qu'ils pourront.

Les éclaireurs ravis firent entendre un de ces petits rires qu'on peut comparer à un gloussement.

— Nous les entraînerons avec nous et les emmènerons un bon bout de chemin.

Sans doute, et vous le savez, quelques guerriers auront leurs poneys près de leurs tepees et poursuivront les fugitifs ; mais ils ne nous verront pas dans la nuit ; et s'ils sont beaucoup et que la poursuite devienne trop chaude, nous pourrons toujours courir en tête et laisser le troupeau derrière nous.

De cette manière, nous aurons passé près de ces Peaux-Rouges sans qu'ils nous aient vus.

Chacun approuva le plan de Buffalo Bill ; Black Bill seul parut regretter de ne pas pouvoir profiter de l'occasion pour « épouvanter ces sots d'indiens », comme il disait.

Les éclaireurs longèrent donc la chaîne, dans le sens du courant de la rivière et en ayant soin de se tenir hors de vue du camp indien, pour s'arrêter à un endroit dominant juste celui où les poneys étaient à paître.

Ayant trouvé un bon abri, le chef se mit à étudier la vallée avec sa lunette. Il découvrit bientôt qu'il n'y avait qu'un couple de jeunes garçons pour garder le troupeau, et qu'ils se tenaient à cheval à l'ombre des arbres, sur le bord de la rivière.

— Ce sont des enfants qui gardent, camarades ; mais peu après la nuit close, ils seront relevés par des guerriers, nous pouvons en être sûrs. Il faut donc être prêt à nous mettre en mouvement dès que les

ombres s'épaissiront dans la vallée.

Trois de vous iront à l'extrémité antérieure du troupeau, et se monteront ; nous, nous en ferons autant à l'extrémité la plus rapprochée du village, de sorte que, quand vous partirez, la masse suivra sous notre impulsion.

Vous prendrez la tête, Caporal, et, une fois parti, vous maintiendrez les poneys au triple galop.

Les hommes comprirent le plan, qu'ils étaient impatients d'exécuter. Au bout d'une demi-heure il faisait sombre.

Bien entendu, il ne fallait pas songer au souper ce jour-là. Tandis que le Caporal Milk se rendait à la partie du troupeau qui lui était assignée, Buffalo Bill et ses compagnons prirent par derrière les poneys rapprochés du village.

Ils n'eurent pas de difficulté à choisir de bonnes bêtes et à les monter, se servant de leurs lassos comme brides, et ils commencèrent à pousser le troupeau en avant.

Les hommes se penchaient sur le dos des poneys de façon à ne faire avec eux qu'une seule et même masse sombre et à n'être pas aperçus, et comme le Caporal et ses hommes s'élançaient, dirigeant la marche, tandis que les autres pressaient le troupeau, les deux jeunes Indiens, dans leur saisissement, ne purent que s'écarter pour laisser passer le « stampede » des animaux descendant à fond de train la vallée.

Ce qui avait produit ce « stampede », les deux jeunes garçons n'auraient pu le dire, mais leurs cris aigus donnèrent l'alarme, non moins que le tonnerre des centaines de sabots.

Comme Buffalo Bill l'avait supposé, quelques guerriers avaient leurs poneys près de leur tepee dans le village. Ceux-là ne furent pas longs à commencer la poursuite.

Mais le troupeau en pleine fuite avait déjà plus d'un mille d'avance lorsque les guerriers purent s'élancer après eux, et cela promettait une dure et longue chasse, à moins que les poneys ne s'arrêtassent d'eux-mêmes.

Il n'y avait pas plus d'une vingtaine de braves qui eussent leurs chevaux sous la main. Lorsqu'ils rencontrèrent les deux jeunes gardiens, ceux-ci leur racontèrent l'étrange histoire d'un troupeau dont toutes les têtes s'étaient levées à la fois, comme si elles appartenaient à un seul animal, et qui, avec des renâclements sauvages, s'était précipité comme en proie aux mauvais esprits.

Et en effet, le troupeau passait en tempête le long de la vallée ; peu à peu, cependant, les poneys mauvais marcheurs ou fatigués commencèrent à rester en arrière.

Mais le Caporal Milk et ses hommes ne ralentissaient pas leur allure, et, derrière, Buffalo Bill et son escouade forçaient les poneys capables de supporter ce train enragé de courir sur les talons des meneurs.

Ils savaient que les guerriers arrivaient à toute vitesse, pour tâcher de dépasser et d'arrêter le troupeau.

Ils prolongèrent cette chasse tant qu'ils purent et plusieurs heures se passèrent avant que, dans la lueur indécise et grise qui précède l'aube, ils pussent voir les vagues contours des Indiens se hâtant derrière eux.

— Il faut atteindre la tête maintenant, camarades, coûte que coûte.

Nous devrons abandonner nos poneys. Heureusement que nous avons les arbres du bord de la rivière pour nous cacher.

Ils firent donner à leurs poneys un suprême effort. Ils dépassèrent toutes les bêtes du troupeau les unes après les autres, et la plupart à leur passage s'arrêtaient et faisaient demi-tour, retardant la course des Indiens.

Enfin Buffalo Bill aperçut le grand corps du Caporal Milk en tête, et peu d'instants après les « scouts » étaient tous groupés.

— Demi-tour à droite, ici !

Penchez-vous bas sur vos bêtes, et que personne ne parle haut, car une vingtaine de braves nous poursuivent, dit Buffalo Bill.

L'ordre fut passé à voix basse de l'un à l'autre ; les « scouts » tournèrent à droite ; on atteignit l'ombre protectrice des arbres le long de la rivière ; chaque homme se laissa glisser à bas de sa monture, enleva le lasso qui lui servait de bride et bondit plus avant sous l'abri des feuilles.

Les chevaux ainsi abandonnés, cinglés au dernier moment de quelques coups de lasso, reprirent, bien que demi-fourbus, leur course dans la vallée, avec une douzaine de braves en chasse derrière eux.

— Ils nous ont joliment gagnés de vitesse. Ils ne seront pas longs à dépasser les poneys et à remonter la vallée avec eux, dit Buffalo Bill.

— C'est un « stampede » bien réussi, remarqua le caporal.

— Oui ; maintenant, poussons de l'avant encore quelques milles, jusqu'à ce que les braves reviennent sur leurs pas.

C'est ce que les braves ne tardèrent pas à faire, ramenant au petit galop les poneys, si récemment abandonnés par les éclaireurs, mais n'ayant point la moindre idée de ce qui avait causé cette débandade éperdue.

Une contre cinquante.

Après avoir fait encore une couple de milles, les « scouts » revinrent au lieu où les attendaient le sergent Buck et ses quelques hommes.

D'après les rapports de Black Bill sur le pays qui leur restait à parcourir, ils crurent qu'il valait mieux laisser là leurs chevaux sous la garde de deux ou trois des leurs. L'endroit était solitaire : il y avait de l'eau et de l'herbe, et une troupe pouvait y rester cachée en sûreté pendant longtemps.

Le lendemain, après avoir bien déjeuné tous ensemble, ils repartirent, à l'exception de ceux que Buffalo Bill avait désignés pour garder le campement. Vers la fin du jour, ils arrivèrent à un petit cours d'eau qui descendait des montagnes. Le chef le remonta jusqu'à ce que l'on vit qu'il sortait d'un cañon. Ils s'y engagèrent.

C'était un bon endroit pour camper. On fit un feu dans une crevasse de rochers ; le souper fut préparé et expédié et les éclaireurs se couchèrent dans leurs couvertures, bien disposés à réparer par une bonne nuit de sommeil les dures fatigues de la nuit précédente.

Debout avec le jour, ils voulaient faire une longue marche avant le déjeuner. Mais, heureusement pour eux, ils n'avaient pas fait un demi-mille et ils approchaient de l'entrée du cañon où ils avaient campé, lorsque Buffalo Bill, qui était loin devant eux, s'arrêta subitement.

Les éclaireurs s'arrêtèrent aussi. Ils virent leur chef entrer avec précaution dans un fourré, puis se porter à droite, puis rester à regarder quelque chose, sans doute ce qui avait attiré tout à l'heure son attention et causé sa halte soudaine.

Un moment après, il leur fit signe d'approcher.

Ils le firent aussitôt, et du point où leur chef les posta, ils aperçurent, à moins d'un quart de mille, une bande de plus de cinquante Indiens dressant leur campement.

Ces Indiens venaient de mettre leurs chevaux au piquet, et étaient en train de ramasser du bois, dans l'intention évidente de déjeuner là.

— Ces gaillards viennent de faire une marche rapide, dit Buffalo Bill ; ils appartiennent certainement au village que nous avons rencontré sur la rivière, et ils rentrent chez eux. Je juge qu'ils viennent

à travers le Big Horn, qu'ils ont pris le sentier de leur village et qu'ils font halte ici pour se reposer et se restaurer. Nous ne pouvons pas sortir de ce cañon tant qu'ils n'auront pas passé pour aller plus loin, car nous ne sommes pas des oiseaux pour franchir ces falaises, et vous savez que ce torrent tombe d'en haut dans un précipice au bout de ce cul-de-sac. Caporal, vous allez rester ici avec moi, et nous verrons ce qu'on peut découvrir encore à propos de cette bande. Que les autres remontent le cañon et prennent leurs aises.

Buffalo Bill et le Caporal restèrent donc cachés, guettant les Peaux-Rouges, tandis que la troupe se renfonça dans le cañon, qui, large d'un quart de mille à son entrée, n'avait plus que quelques pieds à son extrémité supérieure, où le cours d'eau tombait en cataracte du sommet de la falaise.

Les « scouts » constatèrent que les Indiens étaient au nombre de soixante au moins, et que leurs poneys tenaient la tête basse comme s'ils avaient été surmenés. Plusieurs feux étaient allumés et l'odeur de la venaison grillée montait jusqu'au cañon. On voyait les Peaux-Rouges rassemblés autour des feux et mangeant de grand appétit.

Il y avait près de l'abri des « scouts » un fourré qui leur cachait la moitié du campement. Mais ils en voyaient assez pour permettre à Buffalo Bill de dire, après les avoir examinés avec sa lunette d'approche :

— Ces Peaux-Rouges ont été faire quelque diablerie, j'en suis certain. Ils n'ont ni butin ni chevelures ; pourtant ce n'est pas à la chasse qu'ils sont allés, car ils auraient leur gibier avec eux. Et d'ailleurs, il y a tant de gibier dans ce pays, qu'il leur est inutile de courir après.

— Ils étaient sur le sentier de la guerre, près de quelque fort, monsieur, et ils ont l'air d'avoir reçu une « brossée » dans un combat, dit le Caporal.

— Oui, vous y êtes. C'est sans doute dans le voisinage du Fort Fetterman qu'ils ont été, car ils arrivent par la rive droite du Big Horn.

— Remarquez-vous des blessés parmi eux, monsieur ?

— Oui ; maintenant que je regarde avec l'idée de trouver des blessés, j'en vois un certain nombre qui semblent avoir été assez durement traités dans quelque combat. La bande ne paraît pas pressée, à présent qu'elle a traversé le Big Horn et qu'elle est sur le sentier de son village. Mais son arrivée causera des lamentations, et non pas de la joie… Bonté divine ! Regardez là !

Buffalo Bill indiquait l'autre côté de l'entrée du cañon par où débouchait tranquillement sur la plaine un personnage qui n'était autre

que notre nègre gigantesque, Black Bill. Il était sorti du cañon, et il s'avançait délibérément vers le camp indien, où on ne l'avait pas encore remarqué.

— La peste étouffe ce noiraud !

— Il va nous perdre ! s'écria le Caporal Milk, qui avait porté ses yeux dans la direction indiquée par Buffalo Bill et qui voyait le grand nègre marcher, avec une solennité risible en toute autre circonstance, vers le campement ennemi.

— Il va être tué si nous ne le sauvons pas. Courez, Caporal, appelez les hommes, cria Buffalo Bill.

Le Caporal obéissait lorsqu'on vit accourir le Sergent et, loin derrière lui, les autres « scouts ».

— Avez-vous vu ce nègre, Chef ?

— Oui.

— C'est un fou ou un traître. Il était avec nous dans le haut du cañon, quand il nous a dit tout à coup qu'il pouvait faire mourir les rouges de frayeur. Là-dessus, il s'est levé et s'est éloigné, et bientôt nous nous sommes aperçus qu'il descendait le cañon. Nous l'avons suivi et vous voyez ce qu'il fait.

— Oui, il nous a peut-être fourrés dans un trou d'où il n'y a pas moyen de sortir… Tenez-vous prêts, éclaireurs ! Voyons comment cela va finir, et nous agirons en conséquence.

Tous les hommes étaient, en effet, prêts à combattre ou à courir, suivant l'événement. Tous avaient les yeux fixés sur le nègre, trop loin maintenant pour qu'on pût le rappeler.

Il marchait, impassible, droit sur le camp, et, chose étrange, les Indiens ne l'avaient pas encore vu. Ils continuaient à faire griller des tranches de venaison à l'extrémité de baguettes, d'une manière qui montrait que leur faim était loin d'être rassasiée.

Se sentant en sécurité là où ils étaient, persuadés qu'on ne les poursuivrait pas si avant dans leurs territoires, et ne sachant pas que leur village n'était plus qu'à une demi-journée de marche, ils en prenaient à leur aise, désireux de se remettre de l'effort qu'ils avaient évidemment dû faire pendant quelque temps.

Et le géant noir poursuivait vers eux sa marche, tandis que les éclaireurs, prêts à l'action, ne pouvaient que le regarder et attendre l'issue de cette démonstration dangereuse et bizarre. Lui ne paraissait pas le moins du monde ému.

Soudain on entendit un cri tellement sauvage et déchirant qu'il ne semblait pas appartenir à la terre. C'était une clameur où la terreur et

la férocité se mêlaient, sortant de plus de cinquante gosiers à la fois. En même temps, toute la bande était sur pied.

Tous ces yeux farouches ne formèrent un instant qu'un regard fixé sur le nègre de formes gigantesques, noir comme l'encre, qui semblait glisser plutôt que marcher vers eux. Puis, poussant à l'envi des hurlements d'effroi, ils s'élancèrent vers leurs poneys avec une précipitation et des gestes qui disaient clairement :

— Que le Diable prenne le dernier !

Nul n'hésita dans la débandade. L'épouvante les dominait tous. On les entendait crier dans leur langue :

L'Esprit noir ! Le mauvais Esprit du Big Horn !

Sautant sur leurs poneys, parfois deux sur le même, abandonnant leurs effets de campement, selles et tout, les braves prirent la fuite en hâte, dans une indescriptible confusion.

On les voyait fouetter leurs poneys furieusement et jeter derrière eux des regards effarés. Ils se répandirent bientôt dans la vallée, selon la vitesse de leurs montures. Et alors les « scouts » stupéfaits virent Black Bill qui se mettait à courir après eux.

La terreur des Indiens s'en accrut, et leur fuite augmenta de vitesse. Le bruit des coups qu'ils assénaient sur leurs chevaux, à demi fourbus déjà avant cette course diabolique, arrivait jusqu'aux oreilles des éclaireurs, chez qui l'étonnement faisait place à l'enthousiasme.

Ils avaient peine à retenir leurs hourras ; mais Buffalo Bill leur dit :

— Rappelez-vous, les enfants, que, dans cette expédition, nous sommes les « scouts » du silence. Mais, regardez ce que fait ce géant noir !

On n'apercevait plus un Indien. Le dernier venait de disparaître à un détour de la vallée. Jusque-là le nègre s'était toujours tenu derrière eux. On croyait qu'il allait revenir ; mais il tourna, comme les Indiens, le coude de la vallée, et disparut aussi.

Buffalo Bill ordonna de ne pas bouger. Ils attendirent quelque temps, mais Black Bill ne reparaissait pas. Dans le campement si précipitamment abandonné, restait-il quelque Peau-Rouge grièvement blessé ? Rien ne l'indiquait.

Les feux brûlaient encore. Plusieurs poneys indiens paissaient auprès ; mais on n'apercevait aucune créature humaine.

Tout à coup, une exclamation échappa à plusieurs des « scouts » à la fois. Le guide noir redescendait la vallée. Il était encore à un mille du cañon.

Le prisonnier de Black Bill.

— Eh bien ! camarades, Black Bill ne nous a pas abandonnés, comme quelques-uns de vous le craignaient, dit Buffalo Bill en voyant le nègre redescendre la vallée d'un pas rapide.

— En effet, Chef, dit le sergent.

— Et il a tenu sa parole d'effrayer ces imbéciles de Peaux-Rouges, quoiqu'il risquât gros en l'essayant.

— Il les a épouvantés crânement.

— Je ne croyais pas qu'un Indien pût avoir une telle frousse.

— Ont-ils filé vivement !

— Ils poussaient joliment la brise devant eux en remontant la vallée !

— Et, qu'est-ce qui a causé toute cette débandade ?

— Le grand nègre !

Ainsi parlaient les éclaireurs noirs, appréciant à leur manière cette extraordinaire déroute des Indiens. Ils auraient voulu aller à la rencontre du grand nègre, qui n'était plus bien loin du cañon, et le saluer de leurs hourras, pour avoir si merveilleusement tenu sa parole en mettant les Indiens en fuite ; mais Buffalo Bill ne le permit point.

— Nous ne savons pas encore ce qu'ils peuvent avoir laissé dans leur campement, camarades. Attendons, et voyons venir ! Quand il voudra de nous, il sait où nous trouver, dit le Chef.

À la réflexion, ils reconnurent que c'était le plan le plus sage. Ils restèrent donc derrière leur abri et attendirent patiemment.

Le guide noir continuait à descendre la vallée, silencieux et sans faire aucun geste. Il arriva au campement. Il disparut un instant derrière un petit fourré de pins. Quand il fut en vue de nouveau, il n'était pas loin d'un poney qui paissait sans défiance, et il lui jeta son lasso.

La bête, proprement prise, il la conduisit dans le fourré. Quelques minutes s'écoulèrent, au bout desquelles le nègre reparut.

Il menait le poney par la bride, et sur l'animal, étendu sur un lit de

selles et de couvertures et attaché avec des lassos, était un guerrier indien. De la distance où ils étaient, les « scouts » pouvaient distinguer que c'était un homme blessé.

La tête du poney était enrênée, de façon qu'il ne pouvait plus la baisser pour paître.

Black Bill le conduisit sur le sentier montant la vallée dans la direction du village, et le lança sur cette piste parcourue tout à l'heure par les Indiens en fuite. Jusqu'à ce que le cheval eût disparu en tournant le coude de la vallée, le grand nègre resta debout à le regarder. Puis il revint au camp abandonné et s'enfonça de nouveau dans le fourré de pins.

Buffalo Bill réprima encore l'impatience de ses hommes et ne leur permit pas de se montrer. Il y eut une assez longue attente, puis on revit le nègre qui, cette fois, regarda du côté du cañon, et leur fit à plusieurs reprises des signes d'appel.

— Maintenant, camarades, nous pouvons aller.

Ce disant, Buffalo Bill se mit en marche, suivi de ses éclaireurs.

Ils atteignirent bientôt le campement, où ils eurent un étrange spectacle.

Les Peaux-Rouges avaient tout abandonné. Mais, outre leurs bagages et plusieurs de leurs chevaux, ils avaient laissé l'Indien gravement blessé que Black Bill leur avait renvoyé, et deux autres camarades, qui venaient évidemment de mourir des suites de leurs blessures.

Ce n'est pas tout. Il y avait, couché dans le bouquet de pins, un prisonnier. C'était un blanc. Il était solidement garrotté, douloureusement même. Les « scouts » virent Buffalo Bill s'agenouiller à son côté pour défaire les liens qui lui avaient fait cruellement enfler les mains et les pieds. Ce n'est qu'alors qu'il regarda le visage de celui qu'il allait secourir, et un cri de joie sortit de ses lèvres. Ce prisonnier était Don Miller, un chercheur d'or que le « scout » connaissait bien.

— Ah ! Miller, je suis vraiment heureux de vous voir ! Je trouvais difficile de croire que vous étiez mort, comme on me l'avait dit, s'écria le Chef.

— Mort à demi seulement, Mr. Cody ; mais vous m'avez sauvé.

— Et nous sommes heureux de l'avoir fait.

— Tous les autres ont été tués. Je suis le dernier survivant de ma bande de chercheurs d'or.

— Oui ; et c'est celui pour le salut de qui j'aurais risqué le plus, car je n'ai pas oublié ce que je vous dois, « Pard » Miller. Éclaireurs, cet

homme est mon ami, un Capitaine de chercheurs d'or, Don Miller.

Les hommes se pressèrent autour de lui et serrèrent ses mains gonflées, que Buffalo Bill venait de soulager de leurs liens.

Le Chef se tourna alors vers le guide nègre et lui dit :

— Eh bien ! Black Bill, vous avez accompli votre promesse et vous avez donné à ces Peaux-Rouges des attaques de nerfs, à force de peur. J'ai la preuve maintenant de la vérité de ce que vous m'avez affirmé, que les noirs esprits sont un objet de terreur pour les Indiens du Big Horn Country.

— Oui, massa, ils courent comme le diable quand ils voient un nègre. C'est ce que je viens de dire à ce gentleman ici. Mais, massa Bill, il faut nous retirer d'ici promptement, car les Indiens vont revenir bientôt chercher leur prisonnier.

Le conseil parut bon et l'on se prépara au départ.

— Massa Buffalo Bill ?

— Oui, Black Bill.

— Puis-je dire quelque chose, massa ?

— Tout ce que vous voudrez.

— Voyez-vous, massa, il ne faut rien déranger dans le campement, excepté le gentleman et l'or. Comme j'ai renvoyé cet Indien blessé, il leur parlera de moi. Je ne lui ai pas ouvert la bouche : j'ai été muet comme la mort. Mais je l'ai simplement enlevé, mis sur un poney et bien attaché pour qu'il ne tombe pas en route. Puis j'ai lancé le cheval sur le chemin de son village. Il croit que je suis le Mauvais Esprit Noir du Big Horn. Quand ils reviendront, ils verront que j'ai laissé le prisonnier aller ; et quant à ce que j'aurai fait de l'or, ils ne s'en inquiéteront pas.

— Black Bill, vous avez une tête bien équilibrée. Voilà exactement ce que nous ferons. Allons, les enfants ! il faut emporter Mr. Miller et l'or avec.

— Je vous distribuerai l'or, camarades, pour m'avoir sauvé comme vous l'avez fait, dit Don Miller.

— Si vous trouvez dans ma troupe un homme qui voudrait toucher la valeur d'un dollar pour un service qu'il vous a rendu, je ne le garderais pas avec moi cinq minutes, après en avoir été informé, dit Buffalo Bill avec chaleur ; et les hommes applaudirent de tout leur cœur à l'opinion de leur chef.

Un quart d'heure après être arrivés au campement indien, les « scouts » en repartirent, Buffalo Bill en tête.

Tout resta dans le campement tel qu'il était, à l'exception de l'or et du prisonnier secouru. On laissa le cheval de celui-ci paître avec les poneys près des Peaux-Rouges morts à la place où leurs camarades les avaient mis, et rien ne pouvait révéler que d'autres que le soi-disant Mauvais Esprit, ou fantôme noir, avaient passé là.

Les Indiens, dans leur terreur superstitieuse, croiraient, on pouvait en être certain, que le mauvais esprit était irrité contre eux parce qu'ils avaient fait le Visage Pâle prisonnier.

Les « scouts » se dirigèrent vers le pied des montagnes et en longèrent les premiers contreforts. Ils firent des milles et des milles, une douzaine au moins, et arrivèrent en un lieu où un cours d'eau sortait d'un cañon qui offrait un emplacement sûr. Buffalo Bill y établit le campement de ses hommes.

On en profita pour baigner les membres enflés de Don Miller, et les oindre d'arnica. Un bon repas fut préparé pour le plus grand plaisir de tous, car Buffalo Bill s'étant assuré qu'un repli de la montagne cacherait complètement la fumée aux Indiens du haut de la vallée, avait permis d'allumer des feux.

C'était un bon endroit aussi pour y cacher l'or ; ce que l'on fit au vu et au su de toute la troupe, car Don Miller disait qu'il était fier de ne pas voir un homme, dans ce parti d'éclaireurs, auquel il ne fût heureux de confier le secret de ce dépôt.

Si l'on trouvait les gens à la recherche de qui l'on était, on reviendrait en remontant le Big Horn jusqu'à ce point, soit qu'on se rendît au Fort Aspen ou au Fort Fetterman ; et l'on pourrait alors prendre l'or et l'emporter, à moins qu'on ne préférât faire une expédition spéciale pour venir le chercher.

En conséquence, on mit en paquets serrés le métal précieux, qui se présentait tantôt sous la forme de parcelles brillantes et scintillantes de toutes les grosseurs, depuis celle du gland jusqu'à celle de la pomme de pin, tantôt sous celle de pépites de la taille d'un œuf de poule ; et on cacha ces paquets dans une crevasse de la falaise dominant le cañon.

On ne reprit pas la marche ce jour-là. Buffalo Bill voulait voir si les Indiens les suivaient. En ce cas, ils étaient merveilleusement postés pour les recevoir de pied ferme, si leur qualité « d'esprits noirs » ne suffisaient pas aux « scouts » pour les effrayer et qu'il fallût en venir à se battre.

Le lendemain matin, aucun Indien ne s'étant montré, la troupe se remit en marche.

Don Miller déclarait qu'il se sentait beaucoup mieux, et qu'il ne tarderait pas à aller tout à fait bien.

À cause de lui le voyage se faisait lentement. Mais Buffalo Bill qui se rappelait que le Capitaine de chercheurs d'or lui avait jadis sauvé la vie, pensait qu'il ne pouvait pas faire trop pour lui, et les hommes partageaient ce sentiment en reconnaissance de ce que Don Miller avait fait pour leur chef.

Un autre jour se passa ainsi. Buffalo Bill estimait qu'ils s'étaient beaucoup rapprochés des montagnes du Big Horn, et que, si les gens de la vallée vivaient encore, ils ne devaient pas être très éloignés désormais.

La Vallée Perdue.

Un autre jour et encore un autre s'écoulèrent, et chaque soir les « scouts » se trouvaient plus avant dans un pays splendide, mais qui avait été jusqu'ici terriblement fatal à tous les Visages Pâles qui s'y étaient aventurés, résolus à risquer leur vie et à subir des privations et des souffrances inouïes, pour l'appât de ce minerai jaune qui achète si aisément les hommes, âmes et corps.

Nous avons dit que Buffalo Bill avait jadis dû la vie à Don Miller, lorsque celui-ci était éclaireur militaire, et qu'il lui portait de l'affection. Depuis Don Miller avait abandonné la profession de « scout » et s'était livré à la recherche illégale de l'or dans le Big Horn. On avait annoncé que toute sa bande avait été massacrée : on peut s'imaginer combien Cody était heureux que son ami en fût réchappé.

Le lendemain vers midi, ils se trouvèrent dans la contrée montagneuse du Big Horn, en un lieu qui était un véritable jardin.

Des sources y coulaient, claires comme le cristal et froides comme la glace ; des arbres au port grandiose y épandaient leur verdure et leur ombre ; de petites vallées délicieuses semblaient inviter au campement.

Ailleurs, on trouvait des sources d'eau bouillante, avec des émanations sulfureuses dont les vapeurs montaient en épaisse fumée jaune dans l'air. Près de ces sources aucun gibier ne venait jamais, aucun oiseau ne faisait son nid, bien que l'herbe y fût autour exubérante de sève et molle comme du velours.

Black Bill affirmait que les Indiens ne s'y montraient jamais non plus, parce qu'ils croyaient que ces montagnes étaient le séjour des Mauvais Esprits.

Pourquoi, d'ailleurs, fréquenteraient-ils des lieux où les eaux avaient l'odeur de la poudre brûlée, étaient rouges et jaunes, et vous échaudaient quand l'on y plongeait la main ?

Buffalo Bill voyait bien qu'en dépit de ses protestations et de son énergie, Don Miller n'était pas encore remis en bonne santé ; mais il pensait qu'une bonne nourriture, du repos et des bains dans ces eaux sulfureuses l'aideraient à se rétablir ; il décida donc d'établir là un

campement à demeure.

Les Indiens n'y viendraient point pour leur plaisir, et les éclaireurs avaient pris soin de ne pas laisser une piste facile à suivre. Pendant que les hommes se reposeraient, – et ils en avaient besoin, – Cody et Black Bill feraient de courtes excursions dans les environs pour tâcher de retrouver la Vallée Perdue et les gens qui devaient y être enfermés.

Plusieurs fois, le jour précédent, le géant noir s'était arrêté pour regarder fixement tantôt un point, tantôt un autre. Il semblait faire des efforts pour se rappeler certaines particularités du paysage, comme s'il pensait l'avoir déjà vu et s'il eût peur de se tromper.

Il y avait deux mois et plus depuis qu'il avait passé par là, s'il y avait jamais passé dans ses aventures errantes et alors les arbres étaient d'un vert brillant comme au milieu de l'été.

Aujourd'hui, ils avaient revêtu les teintes de l'automne, et cela suffit, comme on sait, pour changer tout l'aspect d'un pays.

Le nègre n'avait pas vu ces sources ; mais il y avait, disait-il, des gens de la Vallée Perdue qui étaient allés auprès, et qui en avaient parlé à leurs compagnons. Personne ne se doutait alors qu'une ville d'un des États futurs de l'Union, appelé Wyoming, s'élèverait autour de ces eaux thermales et recevrait le nom commémoratif de Cody City.

— Je me sens certain que Black Bill a passé près d'ici autrefois, disait Buffalo Bill au Sergent Buck. Le plan à suivre, c'est de pousser des reconnaissances dans la montagne jusqu'à ce que nous tombions sur une localité qui lui soit vraiment familière.

— Oui, Chef, c'est juste ce qu'il y a à faire, opina le Sergent.

— Tout le monde peut se reposer, d'autant plus que Miller n'est pas encore gaillard, bien s'en faut.

— En effet, monsieur, et cela n'a rien d'étonnant, quand on pense que les diables rouges lui ont tenu les mains attachées derrière le dos pendant toute leur retraite, et que ses jambes étaient si étroitement garrottées que les liens entamaient la chair.

— Oui, mais je crois qu'ici il se remettra promptement. C'est un homme plein de bravoure et qui a le cœur noble, bien qu'il ait transgressé la loi en pénétrant dans ce pays pour y chercher de l'or.

— Il est tout ce que vous dites, chef, et les hommes lui sont déjà très attachés. Et puis, monsieur, ce sera un bras vigoureux et un cœur brave de plus, si nous nous trouvons dans l'embarras ; ce qui n'arrivera pas, je commence à le croire, car Black Bill paraît être un épouvantail dont les Peaux-Rouges ne sont pas capables d'affronter la vue.

L'emplacement choisi pour le camp ne laissait rien à désirer. On

construisit des huttes de branchages, car les nuits commençaient à être froides, et les hommes s'installèrent très commodément tout auprès d'une grosse source.

Les feuilles des arbres faisaient d'excellents matelas, sur lesquels on étendait les couvertures ; les provisions étaient abondantes, et l'on n'avait guère fait usage des munitions que pour tuer du gibier.

Mais, comme il n'en venait pas près des sources, il fut décidé qu'on enverrait le lendemain plusieurs éclaireurs chasser le daim. Le poisson abondait dans les cours d'eau.

Les « scouts » ayant expérimenté l'avantage d'être noir dans ce pays, Don Miller n'avait pas hésité, pour profiter de ces privilèges, à se teindre en une belle nuance de jais.

Dédaignant de poser des sentinelles, les « scouts » se couchèrent dans leurs huttes et rien ne troubla leur sommeil.

Le lendemain matin, le Caporal Milk et quelques compagnons partirent pour la chasse en remontant la vallée, et Buffalo Bill et Black Bill se mirent à chercher pour de bon la Vallée Perdue.

Les chasseurs furent dehors toute la journée ; quand ils rentrèrent au camp, au coucher du soleil, ils portaient de lourdes charges de gibiers divers.

Ils furent étonnés de n'y trouver ni Buffalo Bill ni le nègre ; et les « scouts » restés au camp ne purent leur en donner aucune nouvelle.

— Si c'était tout autre que le chef, je serais inquiet, dit le Sergent Buck en affectant de la confiance ; mais il n'était pas difficile de voir que son inquiétude était grande, surtout parce que c'était le Chef.

Buffalo Bill avait dit qu'ils seraient de retour avant la nuit. Le soleil était complètement couché, et ils n'étaient pas revenus.

Son intention était, ils le savaient, de faire chaque jour une expédition dans les environs du camp avec le nègre, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre ; et, s'il ne trouvait rien, de transporter le camp ailleurs et de recommencer ces explorations en rayonnant autour du centre nouveau. Mais voilà que, dès le premier jour, ni le chef ni son compagnon ne reparurent.

Qu'est-ce que cela pouvait signifier ?

Buffalo Bill n'était pas homme à se perdre où qu'il se trouvât. Il était capable de connaître son chemin, même la nuit, dans un pays inconnu.

C'était mieux qu'un talent, c'était un instinct. Aussi ne craignait-on pour lui qu'une embuscade ou une trahison.

Plusieurs des « scouts » ne se sentaient pas encore sûrs du guide. Ils

ne pouvaient mettre en lui la même confiance que le Chef.

Sans doute, il paraissait honnête ; mais il n'en était pas moins un être mystérieux, redoutable, et les Indiens ne se trompaient peut-être pas de beaucoup à son sujet.

Ils ne pouvaient pas comprendre qu'il fût parti tout seul pour trouver du secours, pour chercher Buffalo Bill, et qu'il ne fût pas capable de reconnaître son chemin et de revenir au point d'où il était parti.

Cela, pour quelques-uns d'entre eux, sentait la trahison. Après avoir attendu assez longtemps, les « scouts » se décidèrent à souper ; mais ce fut un triste repas.

Le temps du repos arriva. Que faire ?

Personne ne pouvait sortir la nuit à la recherche du Chef et du nègre. S'il n'était rien arrivé, Buffalo Bill saurait reprendre le chemin du camp au milieu même des convulsions d'un orage de montagne.

Il ne s'éloignait jamais sans sa couverture et un havresac de vivres, de sorte qu'on le savait préparé à passer la nuit n'importe où, en cas de besoin.

En regardant dans les effets du grand nègre, on constata qu'il avait pris des précautions analogues.

Les « scouts » purent donc se dire, pour calmer leurs inquiétudes avant de s'endormir, que les deux explorateurs étaient sans doute sur la trace de quelque découverte, et qu'ils avaient campé là où ils étaient, pour être sur les lieux le lendemain de grand matin et avoir moins de chemin à faire.

— Nous, camarades, nous nous mettrons à leur recherche demain, s'ils ne sont pas ici pour le déjeuner, dit le Sergent Buck.

L'aube vint, et le grand jour, mais le chef Cody et Black Bill étaient toujours absents.

L'anxiété était grande. Don Miller, malgré sa faiblesse, ne tenait pas en place, et parlait de commencer les recherches tout de suite et tout seul s'il le fallait. Mais le Sergent Buck tint à ses hommes ce petit discours :

— Nous allons tous nous mettre en quête, par groupes de deux. Et si nous ne pouvons pas trouver leur piste, nous irons toujours dans la direction que nous croyons qu'ils ont prise. Vous garderez le campement, Mr. Miller, et chaque groupe, à mesure qu'il abandonnera la recherche, reviendra au camp. Bien entendu, personne ne doit l'abandonner avant d'avoir épuisé toutes les chances de rencontrer le Chef, ou qu'il ne risque d'être surpris par la nuit. Car je veux que tout

le monde rentre au camp à la nuit. Relevez bien la localité, de façon à ce que personne ne se perde. Aussitôt qu'on aura découvert quelque chose, qu'on revienne droit au camp. Je vous le dis, les gars, il faut retrouver le Chef ! S'il a été victime d'une trahison, comme quelques-uns de vous le croient, nous savons qui a fait le coup et c'est lui qu'il faut trouver. Et maintenant, camarades, rompons, et à l'œuvre !

Ainsi parla le Sergent Buck, et tous partirent, deux par deux, dans des directions différentes.

Don Miller resta seul au camp : il les regarda disparaître de divers côtés et, tout rêveur, mais très déterminé, il se dit en lui-même :

— Oui, il faut retrouver Buffalo Bill, mort ou vivant ; mais si c'est mort, il sera vengé !

Les ennemis qu'on ne voyait pas.

Lorsque Buffalo Bill et le guide quittèrent le camp ensemble, ils descendirent la vallée où ce camp était établi, espérant passer devant quelque site dont le nègre se rappellerait la vue.

Si cela se produisait, Buffalo Bill ne doutait pas qu'ils ne pussent, en partant de là retrouver la Vallée Perdue ; car il avait la conviction que le nègre était sincère dans tout ce qu'il lui avait dit, et que ses souvenirs n'étaient pas les créations d'un esprit malade.

Il n'avait pas de peine à comprendre, ce « scout » infaillible, qui se rappelait jusqu'au moindre détail des lieux qu'il avait traversés une fois, que ce nègre ne réussît pas à retrouver du premier coup un point où il avait été conduit par d'autres, et d'où il était sorti sans autre idée que d'aller le plus vite possible chercher du secours.

Mais pourquoi n'était-ce pas un autre, le guide de la bande par exemple, qui avait été chargé de cette mission ? C'est ce que Buffalo Bill n'avait jamais pu faire expliquer au nègre d'une manière satisfaisante.

Maintenant qu'il se trouvait seul avec lui, tout près du lieu même où le nègre désirait tant l'amener, Buffalo Bill pensa qu'il obtiendrait peut-être plus de renseignements qu'il ne l'avait pu jusqu'alors et, mettant la conversation sur le sujet qui les préoccupait afin de lui faciliter les confidences, il dit :

— Eh bien ! vous pensez que nous ne sommes pas loin de la Vallée Perdue ?

— Sûr, massa ! très certain !

— À quoi le voyez-vous ?

— Eh bien ! massa, il y a les arbres et les montagnes et les vallées qui ont un air familier, quoique je ne puisse exactement dire leur situation par rapport à la vallée. Mais je suis certain de les avoir déjà vus.

— Avez-vous jamais été loin de la Vallée ?

— Pas très loin, massa, mais j'ai chassé aux alentours, à dix ou douze milles peut-être.

— Supposez que vous trouviez un point que vous vous rappeliez complètement, iriez-vous droit à la Vallée ?

— Dame ! massa, j'irais aussi près que je pourrais, et alors je vous laisserais décider ce qu'il faut faire.

— Très bien ! Ouvrez l'œil, et si vous voyez un endroit qui soit bien exactement resté dans votre mémoire, dites-le moi.

— Ah ! massa, je m'écarquille les yeux tant que je peux.

Ils firent ainsi un certain nombre de milles et ils constatèrent que la vallée qu'ils suivaient débouchait dans une plus grande.

En entrant dans cette large vallée, le nègre s'arrêta subitement, se frotta les yeux, regarda tout autour de lui et dit avec émotion :

— Massa Buffalo Bill, je sais où je suis !

— Vous êtes sûr ?

— J'ai déjà été dans cette vallée, massa.

— Ah !

— J'ai tué du gibier ici, massa.

— Vous croyez que vous pourrez trouver votre chemin d'ici à la Vallée Perdue ?

— Je le peux, massa.

— Qu'est-ce que vous reconnaissez dans cette vallée ?

— Si je ne me trompe pas, massa, vous voyez ces falaises là-bas ?

— Oui.

— Elles dominent le cañon où ils récoltaient de l'or.

Le nègre précipitait sa marche d'une manière qui prouvait au « scout » qu'il était sincère, et qu'il venait certainement de s'orienter sur des détails du paysage qu'il reconnaissait bien.

Buffalo Bill le suivait de près.

Les falaises élevaient leurs crêtes de plus en plus rapprochées ; les deux hommes étaient presque dans leur ombre.

— Massa Bill !

— Eh bien ?

— Vous voyez cette brèche là-bas dans les rochers ?

— Oui.

— C'est un cañon, massa.

— Et alors ?

— Il se prolonge à partir de cette ouverture, et il y coule de grosses

sources, et c'est là qu'ils trouvaient l'or.

Buffalo Bill, de peur de gêner l'éveil croissant de ses souvenirs, laissa le grand nègre s'avancer seul. Il se mit à gravir les rochers en pente raide dans la direction de la brèche. Buffalo Bill qui le suivait attentivement des yeux, le vit regarder avec précaution dans le ravin, comme s'il s'attendait à la possibilité d'y voir un ennemi.

Il resta ainsi un moment, puis une détonation de carabine se fit entendre, qui semblait lointaine, et Buffalo Bill vit le nègre s'affaisser le visage en avant, comme s'il était mort.

Le « scout » fut réellement surpris de ce coup de théâtre. Il ne pensait pas qu'ils couraient aucun danger, le nègre et lui. Le coup avait été si inattendu que, pendant un moment, il ne sut pas de quel côté chercher l'ennemi.

Mais il n'était pas homme à hésiter longtemps lorsqu'il fallait agir, ni à laisser un crime impuni, dont il pouvait atteindre les auteurs.

Un tourbillon de pensées se pressait dans son esprit. Il pensait aux personnes enfermées dans la Vallée Perdue, à qui le nègre amenait du secours au prix de tant de souffrances et de périls.

Était-il possible qu'ils eussent tué leur sauveur ?

À quelle distance se trouvait-il encore de cette vallée ?

Naturellement, c'était du fond du cañon qu'on avait tiré sur le géant noir. Mais qui était-ce ? et où était-il ? C'est ce qu'il fallait savoir.

Sous l'excitation de ces pensées, le « scout » bondit en avant, jusqu'à un gros bloc de rocher, à la base de la falaise.

Il y arrivait, lorsqu'un homme surgit de la brèche taillée dans la paroi rocheuse, à quelques pieds du corps du nègre. C'était un homme taillé en force, avec une barbe épaisse et de longs cheveux. Il tenait une carabine.

Avec un geste de la main adressé à quelqu'un qu'on ne voyait pas, il cria : Venez Tom ! Je vous disais bien que j'avais raison. C'est le géant nègre de la Vallée.

Buffalo Bill entendit une voix répondre au loin, sans pouvoir distinguer les paroles. Mais il entendit parfaitement ce que disait en retour l'homme, qu'il voyait en plein à l'entrée de la brèche : Oui, mort comme le diable ! Je l'ai attrapé entre les deux yeux. Arrivez donc !

Le « scout » resta derrière son rocher. Il pouvait attendre. Il était averti qu'il y avait un autre ennemi, et qu'il ne tarderait pas à paraître.

L'homme qui venait de tirer sur le nègre savait qui il était et voulait le tuer. Il avait aussi parlé de la Vallée. Donc, il savait également où elle était. Ainsi, pensait Buffalo Bill, ce pauvre Black Bill était mort,

mort à l'heure même de son succès, au moment où il l'amenait lui, Buffalo Bill, au secours de gens qui, si ces deux individus en étaient des échantillons, ne méritaient pas d'être secourus.

— Je crois que celui-ci va être pincé, murmura Buffalo Bill en rejetant sa carabine sur son dos et en prenant un revolver dans chaque main.

— Ho ! Rocks, alors vous l'avez !

Buffalo Bill perçut cette exclamation sans savoir de qui elle venait, car il n'osait pas avancer la tête pour voir, de peur d'être vu lui-même.

— Eh bien ! Est-ce le nègre ? demanda l'homme qui avait tiré.

— Sûr, c'est lui !

— Comment est-il sorti ?

— Qui sait ? Je croyais qu'il y avait renoncé depuis longtemps.

— Mais non, apparemment, puisqu'il est ici.

— Non, en effet, mais il ne peut pas y en avoir d'autres dehors.

— Vous pouvez parier qu'il n'y en a pas, et qu'il n'y en aura pas. Ainsi nous avons nos coudées franches, certainement.

— Nous les avons, si nos deux « pards » reviennent comme il faut.

— Ils viendront : l'or les attire, vous pensez.

— Et alors nous serons riches pour toute notre vie.

— Oui, nous aurons même quelque chose à laisser à notre mort.

— Nous jouions pour gager, et, ma foi ! la partie est à nous. Seulement, je n'aime pas que ce nègre soit sorti.

— Moi non plus.

— D'autres pourraient sortir ensuite.

— Non, s'ils doivent passer par le seul chemin qu'il ait pu prendre. Je ne connais pas beaucoup d'hommes capables de le faire.

— Ni moi. Mais je voudrais que nos deux camarades revinssent avec des chevaux, ils sont en retard de plusieurs semaines et les vivres deviennent rares.

— Oui : et ce n'est pas avec de l'or qu'on achète des vivres dans ce pays-ci.

— Non ; tout ce que nous en avons ne nous procurerait pas un repas, si nous mourions de faim.

— C'est comme ça. Mais si nous surveillions de près la Vallée ! Que d'autres en sortent, et c'est la mort pour nous, à moins que nous ne les tuions d'abord.

— C’est vrai : mais nous les tuerons, juste comme nous avons fait dans le cas de ce nègre. Mais traînons-le sur un terrain moins dur. Nous explorerons ses poches et verrons ce qu’il vaut pour nous en outre du coup de fusil ; et puis, dame ! on pourra le laisser à mâcher aux coyotes, car ça ressemblerait trop à du travail que de le mettre sous terre.

Là-dessus les deux hommes saisirent le nègre, et Buffalo Bill comprit à leurs jurons qu’ils le traînaient le long de la pente abrupte de la colline et qu’ils ne trouvaient pas la tâche aisée.

Cependant ils s’approchaient de plus en plus de Buffalo Bill, qui, se glissant de rocher en rocher, s’était arrêté derrière le plus avancé qu’ils devaient effleurer en passant.

Ils étaient à peine à dix pieds de lui, lorsqu’ils virent soudain se dresser devant eux un homme de grande mine et de haute stature, qui leur disait :

— Les mains en l’air, tous les deux !

En face des ennemis.

L’apparition subite du chef des éclaireurs noirs se dressant devant eux lorsqu’ils ne se croyaient menacés d’aucun danger, arracha aux deux hommes un cri où la terreur se mêlait à la stupéfaction.

Le cadavre du nègre, qu’ils portaient et traînaient à demi, tomba de leurs mains avec une brusquerie qui ne montrait pas chez eux un respect exagéré pour les morts.

Ils restaient comme pétrifiés devant la haute taille et les formes d’athlète de Buffalo Bill, qui braquait sur eux ses deux revolvers.

— Les mains en l’air, dis-je !

Les hommes n’avaient pas tenu compte du premier ordre donné, sans doute parce que l’ahurissement où ils étaient les empêchait de bouger. Cette fois, ils en tinrent compte, et promptement.

Buffalo Bill déboucla la ceinture de celui qui était le plus proche, lui enlevant à la fois son couteau et ses revolvers, et lui retira sa carabine en passant la courroie par-dessus sa tête.

— À votre tour maintenant, monsieur.

L’homme ne bougea pas.

— Approchez ici vivement, ou je vous envoie chercher par une balle.

Le « scout » comprit que les deux hommes, un peu remis de l’émotion première, s’apercevaient qu’ils étaient deux contre un et méditaient une révolte.

Mais, plutôt que d’attendre le messager dont le menaçait, Buffalo Bill, l’individu auquel il venait de parler s’avança vivement jusqu’à portée de son bras.

Il fut désarmé à son tour et se trouva en un moment privé de ses revolvers et de sa carabine.

— Maintenant, je désire vous attacher, et si j’aperçois la moindre intention de me jouer une farce, je vous fais passer le goût de la viande.

Les hommes ne firent point de résistance, mais ils échangèrent des

regards furtifs, et ils complotaient certainement de s'échapper.

— Couchez-vous à plat ventre tous les deux et mettez vos mains derrière le dos.

— Je vais les attacher, moi, massa Buffalo Bill !

Malgré ses nerfs d'acier, le « scout » tressaillit à ces paroles. On n'entend pas sans une certaine émotion un mort vous parler.

Les deux hommes hurlèrent d'effroi, et parurent un moment prêts à jouer des jambes au risque d'être atteints par les balles du « scout ».

S'il avait fait nuit, l'épouvante que les ténèbres ajoutent aux choses pour les superstitieux, les aurait certainement obligés à prendre la fuite.

— Eh quoi ! Black Bill, je croyais que vous étiez mort. Mais grâce au Ciel, il n'en est rien ! dit le « scout », encore ému.

— Non, massa ! Je l'ai échappé belle : la balle m'est entrée tout net dans le crâne, et j'ai idée qu'elle pourrait bien me tuer encore. J'ai un étourdissement terrible dans la tête, mais je peux attacher ces deux gentlemen parfaitement bien.

En parlant ainsi, le nègre passa sa main au-dessus de sa tête blessée, prit le lasso qu'il portait sur l'épaule et se mit à ligoter les deux hommes, pendant que Buffalo Bill les tenait sous le canon de ses revolvers.

— Un seul lasso fera l'affaire pour les deux et les tiendra attachés ensemble, dit celui-ci en s'assurant de la solidité de l'ouvrage. Maintenant ils sont à nous. Mais vous ne pouvez pas vous tenir debout, Black Bill.

— Ça n'en a pas l'air, en effet, monsieur.

Et le nègre se laissa tomber assis sur le sol.

— Je vais voir votre blessure à l'instant.

Après avoir mis en un tas les armes éparses à terre et fait placer les prisonniers face à face, position dans laquelle il les fixa avec son propre lasso :

— Et maintenant à vous, Black Bill, dit-il ; et il s'approcha pour examiner sa blessure.

La balle avait frappé au milieu du front, mais comme elle avait été tirée de bas en haut, elle avait glissé sur l'os frontal, fait un trajet de quelques pouces sous le cuir chevelu, et était ressortie, laissant un long sillon sanglant, mais sans gravité réelle, quoique la violence du choc eût renversé le noir et lui eût enlevé toute connaissance pendant quelques minutes.

Le « scout » baigna la blessure avec l'eau de son bidon et y fixa un bandage imbibé d'arnica.

— Vous voilà tout à fait d'aplomb maintenant, dit-il et la sensation de vertige va s'en aller peu à peu.

— Ça ne fait pas mal, massa, mais c'est comme si un mulet m'avait donné un coup de pied.

— Du repos, voilà ce qu'il vous faut. Nous allons aller au campement de ces deux gentlemen, qui ne peut être bien loin.

Les deux hommes n'avaient cessé de guetter tous les mouvements du « scout », et de se chuchoter l'un à l'autre.

— Nous n'avons pas de campement, dit l'un.

— Écoutez, les hommes ! Vous avez cherché à tuer ce nègre, mon « pard », et c'est merveille qu'il ait échappé à la mort. J'ai entendu tout ce que vous avez dit, et je sais que vous avez un campement ici, depuis que vous avez quitté le camp de ceux qui se sont établis dans ce bassin.

— C'est exact, massa Bill, car je les connais tous les deux : l'un se nomme Tom Vail, et on appelle l'autre Rocks. Ils étaient deux « pards », et tout le monde pensait qu'ils avaient été tués le jour du tremblement de terre. Je les connais, massa, mais pourquoi ils veulent me tuer, je ne le sais pas, car je ne leur ai jamais fait de mal. Je les croyais morts, et j'en étais fâché pour eux. Mais il doit y en avoir deux autres ; ainsi ayez l'œil ouvert, massa Bill.

— Oui, il y en a deux autres ; mais ils ne sont pas ici pour l'instant ; on les attend. J'ai aussi quelques notions sur ces gaillards-là ; ils se sont livrés sans contrainte, quand ils ont cru que vous étiez mort.

Et, se tournant vers les prisonniers, il ajouta :

— Allons ! Conduisez-nous à votre campement de bonne volonté, ou je trouverai un moyen de vous le faire faire que vous n'aimerez pas.

Le « scout » leur enleva son lasso, de sorte qu'ils pouvaient marcher côte à côte. Ils virent qu'il n'y avait pas à plaisanter et qu'on ne leur passerait aucune incartade, si bien que l'un d'eux dit :

— Nous avons un petit campement en bas de la vallée, si vous voulez y venir.

— Montrez le chemin. Je vais vous aider Black Bill.

Et, soutenant le nègre de son bras, Buffalo Bill suivit les deux hommes qui s'avançaient d'un pas traînant, portant leurs armes autour de leur cou, où le « scout » les avait attachées.

Les deux prisonniers marchaient lentement d'abord parce que leurs jambes étaient entravées de manière à empêcher une allure trop

rapide, et aussi parce qu'ils allaient à contrecœur. Ils étaient livides de peur et de rage, d'inquiétude et de haine. Ils ne savaient pas quel sort les attendait, et ils avaient vu toutes leurs espérances réduites en miettes en une seconde. Ils descendirent la vallée sur une longueur d'un mille peut-être, et cette promenade parut faire grand bien au nègre. Enfin, ils tournèrent dans un petit cañon où croissait un bouquet de pins et d'où sortait un ruisseau.

— Le cañon où nos gens cherchent l'or n'est pas loin d'ici, massa Bill, dit le nègre. Et il ajouta :

— Je me demande pourquoi ces hommes sont dans la Vallée Perdue. Il s'est passé quelque chose, certainement.

À ce moment le campement leur apparut. C'était une cabane solidement construite en troncs d'arbres, avec une porte et des volets taillés à la hache en plein bois, et une sorte d'auvent ou d'abri sur le devant. Elle était près de la source, protégée par les hautes falaises et les pins, et, hiver comme été, c'était un refuge sain et commode.

— Ce sont nos gens qui ont construit cette cabane, massa Bill. Ils y mettaient leurs provisions, pour s'éviter de retourner tous les soirs à la Vallée ; mais ils y revenaient tous les Dimanches.

— Et ainsi vous avez trouvé votre campement, eh ? dit Buffalo Bill à ses prisonniers en les attachant dos à dos à un arbre.

Puis il étendit la couverture du nègre sur un lit d'aiguilles de pins, et lui dit :

— Maintenant couchez-vous là-dessus, pendant que je vais reconnaître ce campement, qui me paraît tout à fait gentil.

Les prisonniers grommelèrent des jurons ; le noir s'étendit sur sa couche improvisée, et Buffalo Bill ouvrit la porte de la cabane et les volets, ce qui donna de la lumière à l'intérieur. C'était une grande cabane, avec des lits grossiers en forme de caisses, adossés à la paroi du fond. Il y avait des étagères chargées de provisions, une table, des ustensiles de cuisine, des armes, des pics, des pelles, des haches et des hachettes.

Un cuissot de venaison pendait sous l'abri extérieur, avec du lard, des jambons, des poissons séchés, qui montraient que les deux occupants de la cabane étaient encore bien fournis de provisions.

Dans un carré de terre, derrière la cabane, il y avait des pommes de terre, des choux et des navets, et des places pour les conserver pendant l'hiver.

— Vous avez eu la meilleure part, je vois, mes gaillards ! Il faut que je sois édifié sur votre compte, avant d'en finir avec vous, se dit Buffalo Bill.

Puis il déclara qu'il allait préparer le dîner pour tout le monde, et qu'il mettrait le garde-manger du logis à contribution. À côté de la cabane, un feu couvait sous la cendre ; il ne fut pas difficile de le ranimer, et bientôt le dîner fut prêt, composé de pommes de terre cuites sous les braises, de lard, de venaison, de galette et de café.

Black Bill dormait ; il se réveilla à l'appel du « scout » disant qu'il se sentait beaucoup mieux, mais qu'il avait mal à la tête.

— C'est très bien que ce ne soit pas pis. Voyez le bon dîner que nous avons ! Je devrais dire souper, car il se fait tard. J'ai idée que nous camperons ici ce soir et que nous ne retournerons au camp que demain ; ou bien j'irai et j'amènerai mes éclaireurs ici, car il faut que vous vous reposiez pendant quelques jours.

— Qu'est-ce que vous faites dans le Big Horn Country ? demanda Rocks pendant que Buffalo Bill détachait les mains des prisonniers, juste assez pour leur permettre de manger.

— C'est précisément ce que je venais vous demander, et en ma qualité d'Officier du Gouvernement j'ai la priorité.

— Le nègre vous appelle Buffalo Bill.

— Oui.

— Est-ce vous ?

— Oui.

— J'ai entendu parler de vous, continua Rocks qui regardait le « scout » avec intérêt.

— Moi aussi, ajouta Tom Vail.

— Vous pourrez entendre parler de moi encore avant que je quitte ce pays du Big Horn.

— Est-ce le nègre qui vous a amené ici ?

— À peu près.

— Pourquoi ?

Buffalo Bill se laissait questionner. Il pourrait peut-être découvrir ainsi ce que Black Bill ne lui avait pas encore fait connaître. Il répondit donc :

— Vous savez que ce pays appartient aux Indiens et que le Gouvernement entend les y protéger : il n'y envoie de troupes que lorsqu'il y est forcé pour punir des brigandages et des meurtres commis par des Peaux-Rouges. Vous, et d'autres semblables à vous, sachant que le Big Horn est riche en mines d'or, vous ne tenez aucun compte des engagements du Gouvernement vis-à-vis des Indiens, et vous envahissez les montagnes et les vallées dans votre recherche illégale de

l'or. Cela tient les Indiens inquiets, vindicatifs et hostiles : ils tuent les bandes de blancs là où ils les trouvent, font des razzias dans les « settlements », et forcent ainsi l'armée à les châtier sévèrement de ce que vous, les chercheurs d'or vous les avez poussés à faire. Vous êtes donc des transgresseurs de la loi, et vous devenez des meurtriers, car vous tuez les Indiens ; il est vrai qu'en retour les Indiens tuent les chercheurs d'or, ainsi que beaucoup de blancs, qui n'ont rien à se reprocher. Or, je sais qu'il y a un établissement de chercheurs d'or ici. Qu'ils aient fait ou non du mal aux Indiens, ils transgressent la loi et il faut qu'ils quittent le pays.

— Vous aurez de l'amusement pour un bout de temps, si vous entreprenez de mettre les gens de la Vallée Perdue hors du pays, Buffalo Bill.

— C'est possible, mais il faut qu'ils s'en aillent, conclut le chef des « scouts » d'un ton décidé.

Une découverte.

Buffalo Bill aurait aimé retourner à son camp ce soir-là, mais il vit que Black Bill avait encore la tête ébranlée de sa blessure et il ne savait pas au juste comment la chose tournerait.

Il avait vu des blessures analogues avoir une issue fatale au moment où l'on s'y attendait le moins, et si la garde des deux prisonniers était laissée au nègre, celui-ci pouvait tomber dans un état d'inconscience qui laisserait aux autres la possibilité de se rendre libres.

D'un autre côté, il se rappelait ce que ces deux-hommes avaient dit de leurs « pards », qu'ils attendaient. Ils étaient très en retard et il se pouvait qu'ils ne vinssent jamais ; cependant, si le hasard les faisait arriver cette nuit même, c'était la mort certaine pour Black Bill, en cas où il serait seul avec les prisonniers.

Le « scout » décida donc de rester, et, après le repas, il resserra les liens des deux hommes, en laissa la garde au nègre et repartit en exploration.

Il ne tarda pas à trouver un sentier qui conduisait à un sauvage cañon, traversé par le lit d'un torrent semblable à un fleuve dans la saison des pluies, et à sec le reste du temps.

En descendant ce cañon, le « scout » vit qu'il avait rencontré les champs d'or des gens de la Vallée Perdue.

C'était une véritable place où se déposaient les parcelles d'or lavées par les eaux de la montagne ; et malgré cette richesse à fleur de sol, on avait aussi employé le pic et la pelle dans le lit et sur les bords du torrent.

— Ils ont extrait d'ici des quantités d'or considérables, c'est certain, et je vois qu'ils se sont livrés à un travail régulier et soutenu. Mais où sont-ils donc, ces gens de la Vallée Perdue ? car il n'y a de visible dans tous les environs que ces deux chenapans.

Tout en rêvant ainsi, Buffalo Bill déboucha dans une large vallée. Il grimpa au sommet d'une haute muraille de roches qui la dominait, et regarda autour de lui, sa longue-vue à la main.

Le soleil était près de se coucher ; les rayons de sa lumière s'allongeaient obliquement très loin dans la vallée, et les yeux du

« scout » tombèrent sur des objets qui se mouvaient là-bas. Tout de suite, il pointa de ce côté sa lunette.

— Ce sont des cavaliers, s'écria-t-il. Et ils viennent par ici.

Un moment après il reprit :

— Ils sont deux, mais ils ont cinq chevaux de main. Par Jupiter ! je crois que ce sont les deux « pards » de ces deux assassins qui reviennent. Quelle chance que je ne sois pas retourné au camp ! Oui, ce doit être leurs deux camarades, et si les premiers sont des assassins, ceux qui arrivent ne peuvent guère valoir mieux. Ils sont bien à six milles d'ici ; il leur faut une heure et demie avant d'arriver à la cabane, et l'obscurité va régner bientôt. Il faut que je me prépare à les recevoir.

Il jeta un dernier et long regard sur les cavaliers dans le lointain, puis il descendit de la hauteur, remonta rapidement le cañon et arriva à la cabane juste comme la nuit tombait.

— Les hommes ! dit-il en entrant, je regrette d'avoir à vous bâillonner et à vous tenir plus étroitement, mais je suis bien résolu à prendre toutes mes sûretés. Êtes-vous assez bien pour m'aider, Black Bill ?

— Oh ! oui, massa.

— Alors prenez deux morceaux de bois pour faire des bâillons, et disposez un morceau de couverture de manière à pouvoir leur envelopper la tête et attacher l'enveloppe par derrière.

— Ça nous tuera ! hurla Rocks.

— Oh ! non, vous ne mourrez pas si facilement.

Les deux hommes cherchèrent à résister, mais ils s'aperçurent vite qu'ils étaient comme des enfants dans les mains du « scout ». Ils se laissèrent donc coucher dans les espèces de caisses qui leur servaient de lit, au fond de la cabane, où ils furent solidement attachés et bâillonnés de manière à ne pouvoir ni bouger, ni parler, ni crier. Pour s'en assurer, le « scout » les pinça assez fort pour leur arracher un cri ; mais à peine purent-ils pousser un sourd grognement.

— C'est bien, Black Bill ! Comme ça nous n'aurons ni ennui, ni inquiétude, fit Buffalo Bill. Voyez-vous, j'ai découvert qu'il nous arrive des visites. Ce sont, j'en suis sûr, les « pards » de ces deux hommes qui viennent les voir. Vous comprenez que je ne veux pas de cris d'alarme, car j'ai l'intention de les capturer eux aussi.

Les deux hommes pouvaient entendre, s'ils ne pouvaient parler ; ce qu'ils entendaient les fit se tordre dans leurs liens et gémir derrière leur bâillon.

— Vous, Black Bill, cachez-vous dans les pins, la carabine à la main,

et soyez prêt à abattre ces drôles, s'ils essaient de s'enfuir.

— Oui, massa, je le ferai.

— Cachez-vous bien dans les arbres, mais ne vous éloignez pas. Ça y est-il ?

— Oui, massa.

— Très bien ! Moi, j'attends dans la cabane pour leur souhaiter la bienvenue.

Black Bill mit son fusil sur l'épaule et sortit. Buffalo Bill ferma la porte de la cabane, attendant ses visiteurs.

Le Chef des « scouts » ne s'était point trompé dans ses prévisions. Le bruit des sabots des chevaux se fit bientôt entendre dans le cañon. Le noir aux aguets vit au clair de lune deux hommes, avec cinq chevaux de main, dont deux portaient des bagages, passer près de lui.

Il entendit l'un qui disait :

— Je veux être sûr avant de nous découvrir. Nous ne savons pas ce qui a pu arriver depuis trois mois que nous sommes absents.

— Très bien. J'attends ici, lui répondit-on.

Celui qui avait parlé le premier s'avança donc seul jusqu'à la cabane et appela :

— Ho ! camarades, pouvez-vous loger un couple d'amis pour la nuit ?

Les deux prisonniers, en ce moment critique, étaient en proie à toute la rage de l'impuissance. Mais Buffalo Bill, qui savait par le nègre, les noms des arrivants, répondit en imitant la voix de Rocks :

— Hourra ! C'est vous, Jim Sims et Alex Sands ?

— C'est nous. Il y a quelqu'un avec vous ?

— Oui, deux braves « pards ». Attendez que j'ouvre la porte. Vous vous imaginez si nous sommes contents de vous voir, moi et ce pauvre Tom, qui est couché pour le moment et qui est très malade.

— Houp-là ! Arrivez, Alex ! cria Jim Sims d'un ton joyeux.

Il sauta à bas de son cheval, ouvrit la porte et fut immédiatement saisi à la gorge par une poigne de fer, qui le jeta contre terre, tandis qu'il entendait ces mots : — Pas un bruit pour avertir votre camarade, ou vous êtes mort !

L'homme abasourdi resta muet d'effroi, et, en un tour de main, Buffalo Bill lui enleva ses armes et le ficela comme un saucisson, les bras collés au corps.

— Venez, Alex ! Venez voir le pauvre Tom ! reprit Buffalo Bill

imitant toujours la voix de Rocks.

L'autre cavalier descendit de cheval et entra dans la cabane, pour être étendu tout de son long par un coup de poing à assommer un bœuf, que Buffalo Bill lui détacha en pleine figure.

— Ho ! Black Bill ! cria le « scout », et le nègre, qui avait suivi de près le second cavalier, s'élança dans la cabane au premier appel.

Alex Sands se trouva ligoté avant d'être revenu de l'étourdissement causé par le coup de poing de Buffalo Bill. Cependant, il dit, dans son ahurissement :

— Qui êtes-vous ?… Malédiction sur vous !

— Un officier du Gouvernement avec mission de traquer les chasseurs d'or, dont quatre viennent d'être emballés et ficelés ; car voici vos « pards », Tom et Rocks, couchés là, en aussi mauvaise posture que vous. Eh bien ! Black Bill, ce dernier est-il en sûreté ?

— Vous pouvez parier qu'il l'est, Massa Buffalo Bill.

— Buffalo Bill ! Grand Dieu ! Ça veut dire que nous sommes perdus, Jim Sims ! s'écria Alex Sands, d'un accent piteux.

— Ainsi vous êtes Buffalo Bill, c'est vous ? demanda Jim Sims.

— Oui : puis-je faire autre chose pour vous ? dit ironiquement le « scout » qui ressentait-naturellement du plaisir et de la fierté d'avoir réussi cette quadruple capture sans avoir tiré un coup de feu et sans qu'il y eût mort d'homme.

— Non, le Diable vous brûle ! Vous avez déjà trop fait.

— Nous allons enlever les bâillons de la bouche de ces gaillards-là, maintenant que nous sommes sûrs des deux autres.

Ceux-ci avaient été fixés dans des lits comme leurs camarades ; on leur donna de l'eau à boire, et les quatre hommes purent librement causer ensemble.

Buffalo Bill et le nègre allèrent ensuite s'occuper des chevaux, qui furent mis au piquet dans une partie herbue du cañon. Les bâts des deux bêtes de somme étaient chargés de provisions de toute sorte, et deux autres portaient des brides et des selles pour ceux qui devaient les monter quand les quatre maraudeurs d'or reviendraient vers la civilisation avec leurs richesses. En les écoutant causer, Buffalo Bill, arrêté sur la porte de la cabane, eut bientôt appris que Jim et Alex avaient eu beaucoup de mal à traverser le pays à pied, qu'ils avaient à la fin atteint Helena, qu'après s'y être reposés longtemps, ils avaient acheté des chevaux et des provisions et que, profitant d'une occasion favorable, ils étaient repartis pour le bassin du Big Horn, où étaient leurs « pards », soutenus par l'idée des richesses qu'ils allaient posséder

et dont ils pourraient bientôt jouir dans le monde civilisé.

À la lueur du feu, Buffalo Bill remarqua que ces deux hommes avaient des figures de bandits dans le genre de celles des deux autres, et il comprit qu'on ne pouvait pas les laisser, tout ligotés qu'ils étaient, seuls avec Black Bill, tant que celui-ci ne serait pas rétabli complètement. Aussi dit-il : — Rentrons maintenant, Black Bill, et prenons une bonne nuit de repos. Demain j'irai chercher les éclaireurs et je les amènerai ici, car il semble que nous sommes au bout de notre voyage.

Un tombeau vivant.

Dès la pointe du jour, le « scout » et le géant noir étaient sur pied. Celui-ci affirmait qu'il allait tout à fait bien, sauf la tête qui restait douloureuse et qui lui semblait deux fois plus lourde que d'ordinaire.

Les prisonniers furent conduits dehors et attachés à des arbres, près du feu extérieur, où le nègre s'occupa du déjeuner, tandis que le « scout » allait abreuver les chevaux et les changer de pâturage. Ces soins étaient terminés en même temps que le déjeuner était prêt, et lorsqu'il revint, Buffalo Bill trouva les prisonniers en conversation animée avec le noir qui, en le voyant, s'écria :

— Massa Bill, que croyez-vous que ces méchants gentlemen veulent me faire faire maintenant ?

— Me tuer je suppose, et les mettre en liberté.

— Seigneur ! Massa Bill, vous lisez les esprits comme vous lisez un livre.

— Il ne faut pas savoir beaucoup lire les pensées pour être sûr qu'ils vous ont offert beaucoup d'argent si vous vous tourniez contre moi.

— C'est juste ce qu'ils ont fait, massa. Ils offrent de me donner la moitié de l'or qu'ils ont, pour les mettre en liberté et les laisser vous tuer.

— Ils ne vous connaissent pas, Black Bill. Mais je ne les blâme pas ; car tuer, c'est leur métier, et vouloir être libre c'est la nature. Allons, les hommes ! déjeunons ! dit le « scout » sans montrer le moindre ressentiment à leur égard.

Le repas fini, Buffalo Bill résolut de partir tout de suite pour le camp des éclaireurs, laissant Black Bill garder les quatre prisonniers, grandement déconfits de n'avoir pas réussi dans leur tentative de corruption.

Ils lui avaient, en effet, offert la moitié de tout leur or, en lui disant qu'il pourrait les accompagner au retour.

Buffalo Bill n'avait pas un instant pensé que le guide noir pouvait le trahir. Au moment de s'éloigner, il l'appela, à part et lui dit :

— Hier soir, je n'ai pas voulu vous laisser seul avec ces drôles, mon

camarade noir, parce que je n'étais pas sûr de la façon dont cette tête blessée que vous avez sur les épaules se comporterait, et que j'avais peur qu'ils ne vous entortillent par leurs discours. Mais maintenant vous voilà tout à fait bien, et je vais aller au camp chercher nos hommes. Vous, ne perdez pas de l'œil ces quatre gaillards ; ils sont aussi malicieux que des serpents, et tout ligotés qu'ils sont, ils sont quatre contre vous un. Ils peuvent trouver quelque moyen impossible à prévoir de venir à bout de vous, pour peu que vous cessiez une minute d'être sur vos gardes.

Sur ces mots, il jeta sa carabine sur son épaule, et se mit en route pour son camp. Il n'était pas allé bien loin, lorsqu'il aperçut deux hommes qui s'approchaient.

Du premier coup d'œil, il reconnut le Sergent Buck et un soldat. Ceux-ci le virent à peu près en même temps, et poussèrent une joyeuse acclamation.

— Nous vous cherchons, Chef, car, comme vous n'avez pas paru hier soir, nous étions inquiets à votre sujet.

— Où est le noir géant ? demanda le Sergent Buck.

— Sain et sauf, mais par miracle ; car il a reçu une blessure bien près d'être mortelle.

— Tombé sur les rochers, je suppose, monsieur ?

— Non ! un coup de feu.

Alors Buffalo Bill leur dit à quel point ils en étaient de la découverte commence, et la capture des quatre voleurs d'or. Puis, apprenant que les « scouts » s'étaient dispersés dans plusieurs directions à sa recherche, il dit :

— Vous allez retourner, Sergent, et amener ici toute notre troupe. Il y aura quelqu'un au bas de la vallée pour vous recevoir et vous donner d'autres instructions. Si vos hommes ne rentrent qu'à la nuit, venez demain matin. J'emmène Ben avec moi, et je vais voir si nous ne pouvons pas pousser nos découvertes plus loin.

Le Sergent Buck rebroussa chemin aussitôt, et Buffalo Bill et Ben continuèrent à descendre la vallée. Lorsqu'ils furent à la brèche dans le rocher, ils gravirent le flanc abrupt de la colline, Buffalo Bill en tête, et ils s'engagèrent dans l'étroit passage.

Buffalo Bill avait l'idée qu'il trouverait quelque chose en suivant ce passage, qui coupait en deux la montagne. En arrivant à l'extrémité, ils virent qu'il y avait, à quelque mille pieds au-dessous d'eux, une grande vallée. Le passage s'était rétréci jusqu'à n'avoir plus qu'une centaine de pieds, entre des murailles massives qui s'élevaient très haut. Ils n'étaient pas encore parvenus tout à fait au bout, lorsque Buffalo Bill

s'arrêta subitement et s'écria :

— Voyez là, « Scout » Ben ! On a fait sauter à la poudre ce bout du col. C'est, précisément ce que nous cherchons, Ben !… et nous l'avons trouvé. Voyez ! La Vallée Perdue est devant nous !

Et la voix triomphante de Buffalo Bill résonnait comme une trompette que répercutaient les échos de ce couloir. Depuis qu'il avait rencontré le géant noir, exténué par les privations et les blessures, il n'avait jamais perdu la pensée de ces émigrants, enfermés dans une vallée inconnue. Il s'était engagé vis-à-vis du nègre à donner l'aide qu'on réclamait de lui, à l'accompagner dans ce qui aurait semblé à d'autres une expédition sans but.

Il était allé de l'avant malgré tous les dangers, tous les obstacles, avec la volonté ferme de triompher. Et maintenant devant lui s'étendait la Vallée Perdue. C'était la fin de sa longue et périlleuse route. Il n'était pas étonnant que le sourire de la victoire se jouât sur les lèvres de Buffalo Bill et que la joie rayonnât dans ses yeux.

À l'endroit où ils se trouvaient, le soldat Ben et lui, sous leurs pieds, tout autour d'eux, les rochers étaient noircis par la poudre. Il était visible qu'une terrible explosion s'était produite là. Et cette explosion avait fracassé le haut de la muraille rocheuse et précipité toute une petite montagne de rochers brisés dans la vallée, très avant. Elle avait détruit complètement le rebord de la falaise, de sorte qu'il ne restait plus qu'une muraille droite et lisse, haute de mille pieds ou davantage.

Les deux « scouts » s'avancèrent jusqu'au bord même de ce précipice, et leurs yeux furent émerveillés du spectacle qui s'offrait à eux. Au-dessous d'eux était une vallée, ou plutôt un bassin, une sorte de cirque, car des falaises gigantesques l'entouraient de tous les côtés. On n'apercevait nulle part la moindre brèche, pas le plus petit cañon s'enfonçant dans la montagne. Elle avait un mille de diamètre au moins.

Ce n'était pas une vallée resserrée entre deux chaînes de montagnes, c'était une vallée complètement encerclée par des murailles s'élevant à plus de mille pieds. Une vallée qui semblait s'être affaissée d'un seul morceau dans la terre, par suite d'une dépression inexpliquée. Ce n'était pas tout ce qu'elle avait de remarquable. Un grand lac bordé de bois en occupait le centre. Enfin cette vallée, absolument isolée de tout, était habitée. C'était cela surtout qui excitait l'attention des deux observateurs.

Autour du lac, dans les arbres, étaient éparses une vingtaine de cabanes. Il y avait des bestiaux, des chevaux, des mules, paissant en différents endroits. Des chariots étaient groupés non loin des cabanes. On voyait des hommes, des femmes, des enfants. On entendait un coq

chanter quelque part, et un troupeau de moutons broutait l'herbe juste au pied de la falaise où se tenaient les « scouts ».

Pendant longtemps Buffalo Bill contempla à travers sa longue-vue cet étrange spectacle, puis, sans un mot, il la passa au « scout » Ben. Celui-ci regarda aussi, longuement et attentivement, et lorsqu'il retira la lunette de ses yeux, Buffalo Bill dit :

— Comment descendre là, voilà la question.

— Il doit y avoir un moyen, massa.

— Je ne vois aucune brèche dans les murailles. En tout cas, il faut mettre ces gens en route sans tarder, car le voyage sera long avec un convoi de chariots, et il ne faut pas qu'on nous arrête en chemin. Allons ! venez chercher Black Bill.

La délivrance.

Black Bill, le revolver à la main, était couché sur son lit d'aiguilles de pins, gardant ses prisonniers, attachés à des troncs d'arbres, en face de lui. Ni lui, ni ses prisonniers, n'entendirent le « scout » approcher ; mais celui-ci entendit Rocks, qui disait :

— Écoutez, négrillon ! ne soyez pas assez sot pour croire que nous serons pendus tous les quatre, et que l'un de nous, au moins, ne s'échappera pas. Et celui-là vous tuera, aussi sûr que le soleil brille, si vous ne nous laissez pas aller. Cet imbécile de Buffalo Bill est parti en se fiant à vous et ne se doute de rien. Nos chevaux ne sont pas loin. Nous pouvons tous prendre quelques provisions, finir notre chargement avec de l'or, et être loin avant qu'il revienne. Puisque vous dites que vous êtes tous à pied, les « scouts » ne nous rattraperont jamais, et vous aurez assez d'or pour faire de vous un homme riche tous les jours de votre vie.

— J'aime mieux être un honnête homme pauvre qu'un riche qui aurait trahi le gentleman à qui je dois la vie plus d'une fois. Vous êtes des gentlemen aussi méchants que vous pouvez l'être et je vois clair dans tout votre jeu maintenant, bien que ceux de la vallée ne le sachent pas. Quand ils le sauront, vos cous ne vaudront pas un liard, on peut le penser, gentlemen.

— Voilà qui est bien de votre part, camarade noir !

Le nègre sauta sur ses pieds et se trouva en face de Buffalo Bill et de Ben. Les quatre prisonniers fronçaient le sourcil et grommelaient des malédictions.

— Eh bien ! Black Bill, nous avons trouvé votre vallée.

— Trouvé, vraiment, Massa Bill ?

— Oui, nous avons passé par la brèche de la falaise où vous avez été si près de perdre la vie hier. Mais d'après ce que j'ai vu de la descente, la tâche a dû être très dure et très dangereuse de faire arriver le convoi dans cette vallée si enfoncée, dans cette véritable tanière du diable, comme volontiers je l'appellerais.

— Le col menait à travers la falaise et se continuait en un chemin sur son flanc. C'était très dangereux pour les chariots, mais tout à fait

facile pour les gens à pied. Comme je vous l'ai dit, chaque samedi soir ils allaient tous dans la vallée pour y passer le dimanche. Un samedi, Massa Bill, tous y allèrent comme d'ordinaire, à l'exception de quatre hommes – ceux qui sont ici précisément. Ils avaient travaillé sur la route de la falaise, y pratiquant une mine avec de la poudre, car nous avions amené des chariots qui en étaient remplis, massa. Juste au coucher du soleil, se produisit ce que nous prîmes tous pour un tremblement de terre ou une éruption de volcan, et toute la crête de la falaise tomba dans la vallée. Il y eut des rochers, du feu et de la fumée qui montaient dans l'air, et trois de nos gens de la vallée furent tués raide. Les chariots qui contenaient la poudre avaient été remisés non loin de là. Ils sautèrent avec le reste. Quand tout le monde eut repris son sang-froid, le lendemain dimanche, on arriva à la conclusion que les quatre hommes disparus, ces gentlemen ici présents, avaient mis le feu à la poudre par accident et avaient fait sauter la falaise et eux avec. Mais je sais maintenant que ces gentlemen ont fait sauter la falaise exprès, massa, pour pouvoir prendre tout l'or qui se trouvait dans le cañon et le garder. Mais, Massa Bill, les pauvres gens dans la vallée étaient comme en prison, puisqu'ils ne pouvaient pas sortir.

Buffalo Bill répliqua :

— Vous, Black Bill, vous êtes un héros, un homme aussi brave et aussi noble qu'il en vécût jamais, blanc, noir, jaune ou rouge de peau… Venez avec moi pour examiner ce qu'on peut faire.

Lorsqu'ils furent sur le bord extrême du précipice, Buffalo Bill se mit à étudier la face interne de la muraille rocheuse avec sa longue-vue.

— Essayez de vous faire voir d'eux, Black Bill, dit-il au bout d'un moment.

Le nègre tira un coup de fusil et héla puissamment.

Beaucoup de têtes se retournèrent aussitôt : on vit des femmes et des enfants courir de-ci et de-là, et des acclamations d'un enthousiasme sauvage s'élevèrent lorsqu'on eut reconnu Black Bill. C'était un spectacle émouvant. Les gens de la Vallée étaient fous de joie.

Buffalo Bill couvrit d'écriture plusieurs pages de son calepin, les mit dans son mouchoir, dont il enveloppa une grosse pierre, et il lança le tout dans la vallée. On se précipita à l'envi pour ramasser le message, pendant que Buffalo Bill l'expliquait au nègre :

— Je leur dis que nous sommes ici en train de prendre des dispositions pour les tirer de leur vallée. Que j'ai remarqué que le chemin en lacet tracé sur la paroi de la falaise est bloqué jusqu'à la hauteur où les rochers sont tombés, mais qu'avec des lassos on peut facilement y atteindre, et que nous trouverons toujours un moyen de

les délivrer.

— Vous le ferez, massa Bill… oui, je le vois maintenant, quelques lassos attachés bout à bout atteindront le vieux sentier là-bas.

— Nous pourrons faire sauter les rochers tombés, qui obstruent le chemin, reprit Buffalo Bill, et il sera possible de tirer de cette vallée tout le convoi, personnes, bêtes et bagages. Cela nous prendra une semaine, peut-être plus, mais nous le ferons. Je vais leur écrire ce qu'ils doivent faire de leur côté.

Aussitôt fait que dit : il rédigea une autre note et la jeta de la même manière que l'autre. Ce fut le Capitaine John Hill lui-même qui la ramassa. Il cria, et sa voix monta jusqu'à ceux qui étaient sur la falaise :

— Que Dieu vous bénisse, Buffalo Bill ! Si vous voulez nous faire avoir la poudre nécessaire, nous pouvons faire sauter et déblayer le bout de notre côté. Il y a un autre endroit bloqué plus haut, que vous pourrez nettoyer par le même procédé.

— Bon ! nous nous mettrons à l'œuvre demain, lorsque tous mes hommes seront ici, répondit Buffalo Bill en donnant toute la force à sa voix sonore et claire.

Une longue acclamation lui dit qu'il avait été entendu, et que l'espoir emplissait tous les cœurs. En moins d'une semaine, les « scouts » avaient frayé un chemin et passaient leur première nuit dans la Vallée. Le lendemain matin, tout le monde s'employait à mettre en état les chariots et les harnais, à ferrer les chevaux et les mules, et les femmes faisaient activement leurs préparatifs pour quitter cette étrange et belle vallée, qui était depuis si longtemps pour elles, plus encore peut-être que pour les hommes, un tombeau vivant.

Deux semaines exactement après l'arrivée des « scouts », la marche du retour commença.

On remonta les chariots un à un par l'étroit et âpre chemin en lacet et en corniche, les femmes et les enfants suivirent, puis les chevaux de rechange, puis les bestiaux, les moutons et tout ce qui pouvait se transporter.

Conclusion.

À partir de la Tanière du Diable, comme Buffalo Bill appelait la Vallée Profonde, qui avait été la Vallée Perdue, et qui venait d'être un moment la Vallée Retrouvée, – la marche fut longue et lente, avec les chariots et le bétail, pour lesquels on était parfois obligé de construire hâtivement des ponts sur des cours d'eau ou des ravins que des piétons ou des cavaliers auraient pu franchir.

Tant qu'on fut dans la montagne, on dut se contenter de faire une dizaine de milles par jour.

Buffalo Bill fit passer la caravane par le lieu où l'or de Don Miller avait été enterré. Les « scouts » retrouvèrent leurs chevaux et ceux de leurs camarades qui les gardaient ; et le convoi, renforcé d'autant, reprit son chemin.

En arrivant dans les environs de Fort Aspen, Buffalo Bill nomma Don Miller guide du convoi, et partit pour une expédition secrète avec ses éclaireurs noirs.

Le chef des « scouts », sans dire l'objet qu'il avait en vue, désirait que chacun de ses hommes partageât avec lui l'honneur de cette expédition, si elle réussissait comme il l'espérait.

Bien entendu, Black Bill, en était aussi, car il était devenu l'ombre de Buffalo Bill, et c'était le héros de toute la bande des éclaireurs.

Le but que se proposait Buffalo Bill, c'était la capture de Ginger Sam, qu'il se croyait sûr de trouver dans sa cabane, prenant ses quartiers d'hiver. On arriva à cette cabane à la nuit, on l'entoura sans bruit aucun, et lorsqu'il fit jour et que Ginger Sam ouvrit sa porte, il se trouva nez à nez, si l'on peut dire, avec le revolver de Buffalo Bill.

Sans hésitation, il leva ses mains en l'air et dit :

— Bien ! Vous gagnez la partie.

— J'aurai gagné quand j'aurai joué ma dernière carte, Ginger Sam.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une corde, répliqua-t-il d'un ton significatif.

— Vous ne comptez pas me pendre ?

— Si, avec quatre autres de votre espèce, que j'ai trouvés dans le Big Horn, et dont le Major Armes fera prompte justice, aussi bien que de vous, et ça nettoiera à peu près le pays de votre engeance. Je savais déjà qu'on ne fait rien de plus mauvais que vous, mais j'ai un ami qui vous connaît, en outre, pour un renégat et pour le secret instigateur de la moitié des méfaits diaboliques des Indiens dans cette partie du pays. Je parle de Don Miller qui fut capturé par les Indiens. Comme il comprend et parle parfaitement le Sioux, il s'est informé de vous, espérant que vous pourriez les empêcher de le tuer, parce qu'il vous avait, dans une occasion, sauvé la vie. Mais assez causé. Préparez vos hardes. Après déjeuner nous partons pour le fort.

Le lendemain, dans l'après-midi, Buffalo Bill, ses éclaireurs noirs et son prisonnier arrivèrent au Fort Aspen. La réception que leur fit la garnison, sans parler des émigrants délivrés qui étaient au fort depuis la veille, suffisait pour payer ces braves gens de toutes les épreuves qu'ils avaient endurées.

— Encore un à pendre, Cody ? Ma foi ! il est un peu tard, et les quatre autres ont été pendus ce matin. D'un autre côté, il n'est jamais trop tard pour faire une bonne action, et la tête de cet homme est depuis longtemps mise à prix. Oui, pour les quatre coquins qui se sont conduits si traîtreusement vis-à-vis des émigrants, leurs compagnons, j'ai fait sur le champ leur procès, et ils ont été condamnés vivement. Quant à celui-ci, demain il aura fini de vivre, car les outlaws blancs ne doivent pas attendre de grâce ici. Mais venons à vous, Cody. Laissez-moi vous remercier des précieux et brillants services que vous avez rendus au Fort Aspen et à sa garnison ; et vous pouvez m'en croire, un rapport circonstancié de tout ce que vous avez fait partira pour le quartier général sans délai.

Ainsi parla le Major Armes, commandant du Fort Aspen ; et bientôt de poste en poste, le long de la frontière, se répéta l'histoire de Buffalo Bill et de ses éclaireurs noirs.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2018

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : VincentR, Yvette, PatriceC, ChristineN, FrançoiseS, Coolmicro.